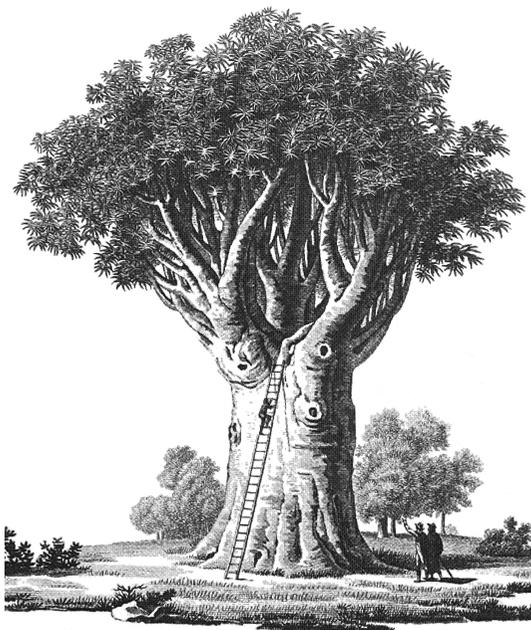


VUE DES
CORDILLÈRES
& MONUMENTS
DES PEUPLES
INDIGÈNES DE
L'AMÉRIQUE

Tome 2

ALEXANDRE DE HUMBOLDT



Éditions l'Escalier

VUE DES CORDILLÈRES
ET MONUMENTS
DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE

par Alexandre de Humboldt

Second tome



VUES PITTORESQUES DES CORDILLÈRES, ET MONUMENTS DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE

SUITE DE LA PLANCHE XXIII



Relief en basalte
représentant le Calendrier Mexicain.

Nous venons de voir que les Mexicains, les Japonais, les Tibétains et plusieurs autres nations de l'Asie centrale, ont suivi le même système dans la division des grands cycles, et dans la dénomination des années qui les composent. Il nous reste à examiner un fait qui intéresse plus directement l'histoire des migrations des peuples, et qui paraît avoir échappé jusqu'ici aux recherches des savants. Je crois pouvoir prouver qu'une grande partie des noms par lesquels les Mexicains désignaient les vingt jours de leurs mois, sont ceux des signes d'un zodiaque usité depuis la plus haute antiquité chez les peuples de l'Asie orientale. Pour faire voir que cette assertion est moins hasardée qu'elle ne le paraît

d'abord, je vais réunir dans un seul tableau 1° les noms des hiéroglyphes mexicains tels qu'ils nous ont été transmis par tous les auteurs du seizième siècle ; 2° les noms des douze signes du zodiaque tartare, tibétain et japonais ; 3° les noms des *nakchatras* ou maisons lunaires du calendrier des Hindous. J'ose me flatter que ceux de mes lecteurs qui auront examiné attentivement ce tableau comparatif, s'intéresseront aux discussions dans lesquelles nous devons entrer sur les premières divisions du zodiaque.

SIGNES DU ZODIAQUE.				HIEROGLYPHES DES JOURS	NAKCHATRAS
HINDOUX, GREGS, et peuples occidentaux.	TARTARES MANTCHOUX.	JAPONNOIS.	TIBÉTAINS.	DU CALENDRIER MEXICAIN.	OU MAISONS LUNAIRES DES HINDOUX.
Verseau.	Singueri.	Ne.	Tchip, rat, <i>eau</i> .	Atl, <i>eau</i> .	<i>(Le Mahara est un monstre marin.)</i>
Capricorne.	Ouker.	Ous.	Lang, bœuf.	Cipactli, <i>monstre marin</i> .	
Sagittaire.	Pars.	Torra.	Tah, <i>tigre</i> .	Ocelotl, <i>tigre</i> .	
Scorpion.	Taouläi.	Ov.	Io, <i>lièvre</i> .	Tochtli, <i>lièvre</i> .	
Balance.	Lon.	Tats.	Brou, <i>dragon</i> .	Cohuatl, <i>serpent</i> .	<i>Serpent.</i>
Vierge.	Mogaï.	Mi.	Proul, <i>serpent</i> .	(Acaï, <i>canne</i>).	<i>Canne.</i>
Lion.	Morin.	Ouma.	Tha, cheval.	(Tecpatl, <i>silex, couteau</i>).	<i>Rasoir.</i>
Cancer.	Koin.	Tsitsouse.	Lou, bouc.	(Ollin, <i>chemin du soleil</i>).	<i>Traces des pieds de Vichnou.</i>
Gémeaux.	Petchi.	Sar.	Prehou, <i>singe</i> .	Ozomatli, <i>singe</i> .	<i>Singe.</i>
Taureau.	Tukia.	Torri.	Tcha, <i>oiseau</i> .	Quauhtli, <i>oiseau</i> .	
Bélier.	Nokai.	In.	Ky, <i>chien</i> .	Itzcuïntli, <i>chien</i> .	<i>Queue de chien.</i>
Poissons.	Gacai.	Y.	Pah, <i>porc</i> .	(Calli, <i>maison</i>).	<i>Maison.</i>

Depuis les temps les plus reculés, les peuples de l'Asie connaissaient deux divisions de l'écliptique, l'une en vingt-sept ou vingt-huit maisons ou préfectures lunaires, l'autre en douze parties. C'est à tort qu'on a avancé que cette dernière division ne se trouvait que chez les Égyptiens. Les monuments les plus anciens de la littérature indienne, les ouvrages de Calidas et d'Amarsinh,¹ font mention à la fois des douze signes du zodiaque et des vingt-sept *campagnes de la lune*. D'après ce que nous savons sur les communications qui, plusieurs milliers d'années avant notre ère, ont eu lieu entre les peuples de l'Éthiopie, de la Haute-Égypte et de l'Hindoustan, il n'est pas permis de regarder comme appartenant exclusivement aux Égyptiens, tout ce que ces derniers ont transmis aux peuples de la Grèce.

La division de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit maisons lunaires, est probablement² plus ancienne que la division en douze parties, qui se rapporte

1- Rech. Asiat., Vol. II, p. 346.

2- Le Gentil, Vol. I, p. 261.

au mouvement annuel du Soleil. Des phénomènes qui se répètent toutes les lunaisons dans le même ordre, fixent bien plus l'attention des hommes que des changements de position, dont le cycle n'est achevé que dans l'espace d'un an. La Lune étant presque placée dans chaque lunaison, près des mêmes étoiles, il paraît naturel qu'on ait donné des noms particuliers aux vingt-sept ou vingt-huit constellations qu'elle parcourt dans une révolution synodique. Peu à peu les noms de ces constellations ont passé aux jours lunaires mêmes et cette liaison apparente entre le signe et le jour est devenue la base principale des calculs chimériques de l'astrologie.

En examinant attentivement les noms que les *nakchatras*, ou hôtelleries lunaires, portent dans l'Hindoustan, on y reconnaît non seulement presque tous les noms du zodiaque tartare et tibétain, mais aussi ceux de plusieurs constellations qui sont identiques avec les signes du zodiaque grec. Chaque *nakchatras* a $13^{\circ} 20'$, et $2 \frac{1}{4}$ *nakchatras* correspondent à un de nos signes. Le tableau suivant rend assez probable que le zodiaque solaire a tiré son origine du zodiaque lunaire, et que les douze signes du premier ont été choisis en grande partie parmi les vingt-sept *nakchatras*.

MAISONS LUNAIRES SIGNES (dodecatemoria) DU ZODIAQUE

Rat / Rat, verseau.
Gazelle / Bœuf, capricorne.
Flèche, arc / Tigre, sagittaire.
Queue de lion / Lion.
Fléau de balance / Dragon, balance.
Serpent / Serpent, vierge.
Cheval / Cheval.
Chèvre / Brebis, cancer.
Singe / Singe, gémeaux.
Aigle / Oiseau, taureau.
Queue de chien / Chien, bélier.
Poisson / Pourceau, poisson.

Dans le ciel arabe, le baudrier d'Orion est désigné sous le nom de fléau de balance, *Mican* et il paraît d'autant plus remarquable qu'une station lunaire des Hindous porte la même dénomination que, depuis la découverte du zodiaque de Tentyra, on a élevé des doutes sur l'ancienneté de la constellation de la

balance. On ne saurait nier que les signes qui composent le zodiaque égyptien, chaldéen et grec, sont connus dans l'Inde depuis les temps les plus reculés et il est probable que, lorsque Jules César ajouta la balance au zodiaque romain, il le fit en suivant les conseils de l'astronome Sosigènes³ qui, né en Égypte, ne pouvait pas ignorer les divisions de l'écliptique usitées dans l'Orient. On n'a pas besoin⁴ d'ailleurs, de jeter des doutes sur la haute antiquité du signe de la balance, pour infirmer l'hypothèse hasardée d'après laquelle un temple de la Haute-Égypte a été construit plus de quatre mille ans avant notre ère.

Frappé de l'analogie qui existe entre les dénominations des *nakchatras* et celles de plusieurs signes du zodiaque tibétain et grec, j'ai examiné si les constellations, qui portent le même nom, répondaient aux mêmes points du ciel. Cette correspondance n'a pas lieu, soit que l'on suppose que le premier *nakchatras*, connu sous la dénomination de cheval, est le cheval du zodiaque tibétain et par conséquent le lion du zodiaque grec, soit que l'on admette avec MM. Jones et Colbrooke⁵ que l'origine des *nakchatras* est placée dans le signe du bélier qui est le chien du zodiaque tibétain. Cette dernière hypothèse n'offrirait quelque probabilité que dans le cas où les hôtelleries lunaires auraient été comptées contre l'ordre des signes : alors les six *nakchatras*, désignés par les noms de deux faces, de trois empreintes des pieds de Vichnou, de la queue du lion, du feston de feuilles, de la flèche et de la tête de gazelle, auraient représenté nos signes gémeaux, écrevisse, lion, vierge, sagittaire et capricorne. Mais dans aucune des suppositions que nous venons d'indiquer, la balance, le lion et le bélier ne se trouvent placés dans l'éloignement réciproque qui leur convient. D'après les savantes recherches des membres de la société de Calcutta, les *nakchatras aswini*, cheval ; *pushia*, flèche, et *mula*, queue de lion, répondent à a. du bélier, d de l'écrevisse, et z du scorpion du zodiaque grec, ou au chien, à la brebis et au lièvre du zodiaque tartare et tibétain.

Il peut paraître extraordinaire au premier abord, qu'en formant des vingt-sept ou vingt-huit signes du zodiaque lunaire les douze signes du zodiaque solaire, les peuples aient conservé les noms d'un grand nombre de constellations, sans avoir égard à leur position absolue et à l'ordre dans lequel elles se suivent, mais il ne faut pas en conclure que l'analogie frappante qu'offrent douze *nakchatras* avec autant de signes du zodiaque tibétain et grec, soit purement accidentelle. Comme les dénominations des maisons lunaires ont passé peu à peu aux jours mêmes, on conçoit qu'elles étaient devenues familières au peuple qui ignorait sans doute la position des étoiles dont se composent les divisions de l'écliptique. Il se pourrait que des nations, retombées dans la barbarie n'eussent conservé qu'une réminiscence confuse des noms des *nakchatras*, et qu'en réformant leur calendrier elles eussent choisi parmi ces noms ceux des signes du

3- Buttmann, dans Ideler, Hist. Unt. p. 372-378.

4- Voyez un savant Mémoire de M. Visconti, inséré dans la traduction d'Hérodote de M. Larcher (2^eéd.) Tom. II, p. 576 ; et Visconti, Miscell. di Museo Pio-Clementino, Tom. VI, p. 25, note c.

5- Asiat. Res., Tom. IX, p. 118.

zodiaque solaire, sans suivre l'ordre anciennement adopté. Il se pourrait aussi, et j'incline à donner la préférence à cette dernière opinion, que le zodiaque composé de douze signes eut tiré son origine d'un ancien zodiaque lunaire, dans lequel les *nakchatras* étaient placés selon un ordre plus analogue à celui que nous remarquons aujourd'hui dans les *dodecatemoria* des peuples du Tibet et de la Tartarie. En effet, les divisions de l'écliptique que sir William Jones, Colbrooke et Sonnerat ont fait connaître, diffèrent essentiellement entre eux. La flèche qui selon un auteur indien, est le huitième *nakchatras*, n'est que le vingt troisième d'après un autre auteur. Nous verrons même plus bas en parlant d'un bas-relief romain décrit par Bianchini, que dans l'Orient il existait jadis des zodiaques solaires qui avaient les mêmes signes, mais placés dans un ordre différent. De plus, le retour du Soleil des tropiques vers l'équateur et le phénomène de l'égalité de durée des jours et des nuits, devaient engager les hommes à faire de grands changements aux figures des *nakchatras*, lorsqu'ils en employèrent une partie pour former le zodiaque solaire.

Cette liaison intime entre les hôtelleries lunaires et les signes du zodiaque se manifeste encore dans les noms que les Hindous donnent aux mois et aux années. Ces noms, d'après les recherches curieuses de M. Davis⁶ ne sont pas ceux des *dodecatemoria* du zodiaque solaire ; ils sont tirés des *nakchatras* mêmes, chaque mois portant le nom de la maison lunaire dans laquelle la pleine Lune a lieu. Nous avons vu plus haut qu'au Tibet, en Chine et chez les peuples tartares, chaque année des cinq indictions du grand cycle porte le nom d'un des douze animaux du zodiaque solaire. Chez les Hindous, les années prennent le nom du *nakchatras* dans lequel se trouve Jupiter à son lever héliaque. C'est ainsi qu'*aswini* (cheval) ou *magha* (maison), sont les noms d'une année, d'un mois et d'un *ti'thi* ou jour lunaire, comme au Mexique les signes *tochtli* (lapin) ou *calli* (maison), président à la fois à l'année, à la demi-lunaison et au jour.

Il résulte de l'ensemble de ces considérations que la division de l'écliptique en douze signes a tiré probablement son origine de la division en vingt-sept ou vingt-huit maisons lunaires et que le zodiaque solaire a été primitivement un zodiaque lunaire, chaque pleine Lune étant à peu près éloignée de la précédente de deux *nakchatras* et un quart, ou de $13^{\circ} 20'$. C'est ainsi que la plus ancienne astronomie des peuples se trouve liée aux seuls mouvements de la Lune. S'il arrive que les douze signes du zodiaque portent des noms qui diffèrent totalement de ceux des *nakchatras*, il ne faut pas en conclure que les étoiles mêmes aient été distribuées d'après une double division. Dans l'Asie orientale, le zodiaque en douze signes n'a été, pendant longtemps, qu'une division abstraite,⁷ tandis que le zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit *nakchatras* était seul un véritable zodiaque étoilé. J'ai cru devoir insister sur la liaison intime qui existe entre les deux divisions de l'écliptique, pour faire voir que l'une et l'autre peuvent avoir donné naissance aux signes du zodiaque mexicain.

6- On the cycle of sixty years. *Asiat. Res.*, Vol. III, p. 217-261.

7- Bailly, *Ast. ind.*, p. 5 ; *Astr. mod.*, Tom. III, p. 301.

Examinons d'abord l'analogie qu'offrent les dénominations des jours mexicains avec celles des signes du zodiaque tibétain, chinois, tartare et mongol. Cette analogie est frappante dans les huit hiéroglyphes appelés *atl*, *cipactli*, *ocelotl*, *tochtli*, *cohuatl*, *quauhtli*, *ozomatli* et *itzcuintli*.

Atl, eau, est indiqué souvent par un hiéroglyphe dont les lignes parallèles et ondulées rappellent le signe que nous employons pour désigner le verseau. Le premier *tse* ou catastérisme du zodiaque chinois, le rat (*chou*) se trouve aussi fréquemment représenté sous la figure de l'eau.⁸ Lors du règne de l'empereur Tchouen-hiu, il y eut un grand déluge et le signe céleste hiuen-hiao, qui par sa position, répond à notre verseau, est le symbole de ce règne. Ainsi, observe le père Souciet dans ses Recherches sur les cycles et les zodiaques, la Chine et l'Europe s'accordent à représenter, sous des dénominations différentes, le signe que nous nommons *amphora* ou *aquarius*. Chez les peuples occidentaux, l'eau qui sort du vase de l'*aquarius* formait aussi une constellation particulière, à laquelle appartenaient les belles étoiles *Fomahand* et *Deneb kaitos*, comme le prouvent⁹ plusieurs passages d'Aralus, de Geminus et du Scholiaste de Germanicus.

Cipactli est un animal marin.¹⁰ Ce hiéroglyphe présente une analogie frappante avec le capricorne que les Hindous et d'autres peuples de l'Asie appellent *monstre marin*. Le signe mexicain indique un animal fabuleux, un cétacé dont le front est armé d'une corne. Gomera et Torquemada¹¹ l'appellent *espadarte*, nom par lequel les Espagnols désignent le narval dont la grande dent est connue sous le nom de corne de licorne. Boturini a pris cette corne pour un harpon, et traduit faussement *cipactli* par *serpent armé de harpons*. Comme ce signe ne représente pas un animal réel, il est assez naturel que sa forme varie plus que celle des autres signes. Quelquefois la corne paraît un prolongement du museau, comme dans le fameux poisson *oxyrinque*, représenté à la place du poisson austral sous le ventre du capricorne, dans quelques planisphères¹² indiens, d'autres fois la corne manque entièrement. En jetant les yeux sur les figures, Planches XXII et XXVII, faites d'après des dessins et des reliefs très anciens, on voit combien Valadès, Boturini et Clavigero ont eu tort de représenter le premier hiéroglyphe des jours mexicains comme un requin ou un lézard. Dans le manuscrit du musée Borgia, la tête de *cipactli* ressemble à celle d'un crocodile et ce même nom de crocodile est donné par Sonnerat, au dixième signe du zodiaque indien qui est notre capricorne.

D'ailleurs l'idée de l'animal marin *cipactli* se trouve liée, dans la mythologie mexicaine, à l'histoire d'un homme qui lors de la destruction du quatrième soleil, après avoir longtemps nagé dans les eaux, se sauva seul en atteignant la

8- Obs. mathém. du P. Souciet, publiées par le P. Gaeuil, Tom. III, p. 33.

9- Ideler, Sternnamen, p. 197.

10- Gama, Descripc. histor. y cronol. de dos Piedras (Mexico, 1792), p. 27 et 100.

11- Conquista, fol. CXIX. Mon. ind., Tom. III, p. 223.

12- Philos. Transact., 1772, p. 353.

cime de la montagne de Colhuacan. Nous avons fait observer plus haut que le Noé des Aztèques, appelé communément Coxcox, porte aussi le nom de Teo-Cipactli, dans lequel le mot dieu ou divin est ajouté à celui du signe cipactli. En jetant les jeux sur le zodiaque des peuples de l'Asie, nous trouvons que le capricorne des Hindous est le poisson fabuleux maharan ou souro,¹³ célèbre par ses exploits et représenté, depuis la plus haute antiquité, comme un monstre marin à tête de gazelle.¹⁴ Comme les habitants de l'Inde, de même que les Mexicains, indiquent souvent les nakchatras (maisons lunaires) et les laqueons (dodecatemoria) par les seules têtes des animaux qui composent les zodiaques lunaire et solaire, il ne faut pas être surpris que les peuples occidentaux aient transformé le mahara en capricorne, et qu'Aratus, Ptolémée et le persan Kazwini, ne lui donnent pas même une queue de poisson. Un animal qui après avoir longtemps habité les eaux, prend la forme d'une gazelle et gravit les montagnes, rappelle à des peuples dont l'imagination inquiète saisit les rapports les plus éloignés, les traditions antiques de Menou, de Noé, et ces Deucalions célèbres parmi les Scythes et les Thessaliens. Il est vrai que d'après Germanicus, Deucalion que l'on peut considérer comme le Coxcox ou le Teo-Cipactli de la mythologie mexicaine, était placé, non dans le signe du capricorne, mais dans le signe qui le suit immédiatement, dans celui du verseau ; cette circonstance n'a cependant rien qui puisse nous surprendre : elle confirme plutôt l'opinion ingénieuse de M. Bailly sur l'ancienne liaison des trois signes des poissons, du verseau et du capricorne, ou poisson-gazelle.¹⁵

Ocelotl, tigre, le jaguar (*felis onça*) des régions chaudes du Mexique ; *tochtli*, lièvre ; *ozomatli*, singe femelle ; *itzcuintli*, chien ; *cohuatl*, serpent ; *quauhtli*, oiseau, sont des catastérismes qui se trouvent sous les mêmes noms dans le zodiaque tartare et tibétain. Dans l'astronomie chinoise, le lièvre ne désigne pas seulement le quatrième *tse*, ou signe du zodiaque ; la Lune, depuis l'époque reculée du règne d'Yao, était figurée comme un disque dans lequel un lièvre,¹⁶ assis sur ses pieds de derrière, tourne un bâton dans un vase comme s'il était occupé à faire du beurre ; idée puérile qui peut avoir pris naissance dans les steppes de la Tartarie où abondent les lièvres et qui sont habitées par des peuples pasteurs. Le singe mexicain, *ozomatli*, répond au *heou* des Chinois,¹⁷ au *petchi* des Mantchoux, et au *prehou* des Tibétains, trois noms qui désignent le même animal. Procyon paraît être le singe *hanuan*,¹⁸ si connu dans la mythologie des Hindous et la position de cet astre, placé sur une même ligne avec les gémeaux et le pôle de l'écliptique, répond très bien à la place qu'occupe le singe dans le zodiaque tartare, entre l'écrevisse et le taureau. Des singes se

13- Sonnerat, Voyage aux Indes, Tom. I, p.310. Bailly, Astr. ind., p. 210.

14- Rech. asiat., Tom. II, p. 335, n.° 7.

15- Astr. moderne, Tom. III, p. 297.

16- Grosier, Hist. gén. de la Chine, Tom. I, p. 114.

17- Deguignes, Hist. des Huns, Tom. I. p. XLVII.

18- Dopuis, Origine des Cultes, Tom. III, p. 363.

trouvent aussi dans le ciel des Arabes : ce sont des étoiles de la constellation du grand chien, appelées *El-kurûd*¹⁹ dans le catalogue de Kazwini. J'entre dans ces détails sur le signe *ozomatli*, parce qu'un animal de la zone torride placé parmi les constellations des peuples mongols, mantchoux, aztèques et toltèques est un point très important, non seulement pour l'histoire de l'astronomie, mais aussi pour celle des migrations des peuples.

Le signe *itzcuinli*, chien, répond à l'avant-dernier signe du zodiaque tartare, au *ki* des Tibétains, au *nokaï* des Mantchoux, et à l'*in* des Japonais. Le père Gaubil nous apprend que le *chien* du zodiaque tartare est notre dodécatémerion du bélier, et il est très remarquable que d'après Le Gentil, chez les Hindous quoique ce peuple ne connaisse pas la série des signes qui commence par le rat, le bélier est remplacé quelquefois par un chien marron. De même, chez les Mexicains, *itzcuinli* désigne le chien sauvage car celui qui est domestique s'appelait *techichi*. Le Mexique abondait jadis en quadrupèdes²⁰ carnassiers qui tenaient à la fois du chien et du loup et que Hernandez ne nous a fait connaître qu'imparfaitement. La race de ces animaux, connus sous les noms de *xoloitzcuinli*, *itzcuinlepotzotli*, *tepeitzcuinli*, n'est vraisemblablement pas entièrement détruite, mais il est probable qu'ils se sont retirés dans les forêts les plus désertes et les plus éloignées car, dans la partie du pays que j'ai parcourue, je n'ai jamais entendu parler d'un *chien marron*. Le Gentil²¹ et Bailly ont été induits en erreur, lorsqu'ils ont avancé que le mot *mecha* qui désigne notre bélier, signifie un *chien marron*. Ce mot de la langue sanskrite est le nom vulgaire du bélier : on le trouve employé²² d'une manière très poétique par un auteur indien qui décrit le combat de deux guerriers, en disant « que par leurs têtes c'étaient deux *mecha* (béliers), par leurs bras, deux éléphants ; par leurs pieds, deux nobles coursiers ».

Le tableau suivant réunit les signes du zodiaque tartare avec ceux des jours du calendrier mexicain.

19- Ideler, Sternamen, p. 238, 248, 413.

20- Voyez mes Tableaux de la Nature, Tom. I, p. 117.

21- Le Gentil, Voyage, Tom. I, p. 247.

22- Observation de M. de Chézy.

ZODIAQUE DES TARTARES-MANTCHOUX ZODIAQUE DES MEXICAINS.

Pars, tigre / Ocelotl, tigre
Taoulai, lièvre / Tochtli, lièvre, lapin
Mogai, serpent / Cohuatl, serpent
Petchi, singe / Ozomatli, singe
Nokaï, chien / Itzcuintli, chien
Tukia, oiseau, poule / Quauhtli, oiseau, aigle

Sans rappeler les hiéroglyphes eau (atl), et monstre marin (cipacili), qui offrent une analogie frappante avec les catastérismes du verseau et du capricorne, les six signes du zodiaque tartare, retrouvés dans le calendrier mexicain, suffisent pour rendre extrêmement probable que les peuples des deux continents ont puisé dans une source commune leurs idées astrologiques. Ces traits de ressemblance sur lesquels nous insistons, ne sont pas tirés de peintures informes ou allégoriques, susceptibles d'être interprétées selon la nature des hypothèses que l'on désire faire valoir. Si l'on consulte les ouvrages composés, au commencement de la conquête, par des auteurs espagnols ou indiens qui ignoraient jusqu'à l'existence d'un zodiaque tartare, l'on verra qu'au Mexique, depuis le septième siècle de notre ère, les jours s'appelaient *tigre*, *chien*, *singe*, *lièvre* ou *lapin*, comme dans toute l'Asie orientale, les années portent encore les mêmes noms en tibétain, en tartare-mantchou, en mogol, en kalmouk, en chinois, en japonais, en coréen, dans les langues du Tonquin et de la Cochinchine.²³

On conçoit que des nations qui n'ont jamais eu de rapports entre elles, divisent également l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit parties, et donnent à chaque jour lunaire le nom des étoiles près desquelles la Lune se trouve placée dans son mouvement progressif de l'ouest à l'est. Il paraît très naturel aussi, que des peuples chasseurs ou pasteurs désignent ces constellations et ces jours lunaires, par les noms des animaux qui sont l'objet constant de leurs affections ou de leurs craintes. Le ciel des hordes nomades se trouvera peuplé de chiens, de cerfs, de taureaux et de loups, sans qu'on doive en conclure que ces hordes ont jadis fait partie d'un même peuple. Il ne faut pas confondre des traits de ressemblance purement accidentels, ou naissant d'une identité de position, avec ceux qui attestent une origine commune ou d'anciennes communications.

Mais les zodiaques tartare et mexicain ne renferment pas seulement les animaux propres aux climats que ces peuples habitent aujourd'hui ; on y trouve

23- Souciet, Tom. II, p. 138.

aussi des tigres et des singes. Ces deux animaux sont inconnus sur les plateaux de l'Asie centrale et orientale, auxquels une grande élévation donne une température plus froide que celle qui règne vers l'ouest sous la même latitude. Les Tibétains, les Mogols, les Mantchoux et les Kalmouks, ont donc reçu d'un pays plus méridional le zodiaque que l'on appelle trop exclusivement le cycle tartare. Les Toltèques, les Aztèques, les Tlascaltèques, ont reflué du nord vers le sud : nous connaissons des monuments aztèques jusqu'aux rives du Gila, entre les 33° et 34° de latitude nord. L'histoire nous montre les Toltèques venant de régions plus septentrionales encore. Ces colons, sortis d'Aztlan, n'arrivaient pas comme des hordes barbares : tout annonçait chez eux les restes d'une ancienne civilisation. Les noms imposés aux villes qu'ils construisaient, étaient les noms des lieux qu'habitaient leurs ancêtres : leurs lois, leurs annales, leur chronologie, l'ordre de leurs sacrifices, étaient modelés sur les connaissances qu'ils avaient acquises dans leur première patrie. Or, les singes et les tigres qui figurent parmi les hiéroglyphes des jours et dans la tradition mexicaine des *quatre âges* ou *destructions du Soleil*, n'habitent pas la partie septentrionale de la Nouvelle-Espagne et les côtes nord-ouest de l'Amérique. Par conséquent les signes *ozomatli* et *ocelotl* rendent singulièrement probable que les zodiaques des Toltèques, des Aztèques, des Mogols, des Tibétains, et de tant d'autres peuples qui sont séparés aujourd'hui par une vaste étendue de pays, ont pris naissance sur un même point de l'ancien continent.

Les mansions lunaires des Hindous, dans lesquelles nous trouvons aussi un singe, un serpent, une queue de chien et la tête d'une gazelle ou d'un monstre marin, offrent encore d'autres signes dont les noms rappellent ceux de *calli*, *acatl*, *tecpatl* et *ollin* du calendrier mexicain.

NAKCHATRAS INDIENS SIGNES MEXICAINS

Magha, maison / *Calli*, maison

Venou, canne / *Acatl*, canne

Critica, rasoir / *Tecpatl*, silex, couteau de pierre

Sravana, trois empreintes de pieds / *Ollin*, mouvement du Soleil, figuré par trois empreintes de pieds.

Nous observerons d'abord que le mot aztèque *calli* a la même signification que le *kuala* ou *kôlla*²⁴ des Wogouls qui habitent les rives du Kama et de l'Irtisch, comme *atel* (eau) en aztèque et *itels* (rivière) en vilèle, rappellent les mots *atl*,

24- Vater, Amer. Bevölker, S. 160.

atelch, *el* ou *idel* (rivière) dans la langue des Tartares Mogols, Tscheremisses et Tschouwasses.²⁵ La dénomination de *calli*, maison, désigne très bien une station ou hôtellerie lunaire (en arabe, *menâzil el kamar*), un lieu de repos. C'est ainsi que parmi les nakchatras indiens, outre les *maisons* (magha et punarvasu), on trouve aussi des *bois de lit* et des *couchettes*.

Le signe mexicain *acatl*, canne, est généralement figuré comme deux roseaux liés ensemble.²⁶ Mais la pierre trouvée à Mexico en 1790, et qui offre les hiéroglyphes des jours, représente le signe *acatl* d'une manière très différente. On y reconnaît un faisceau de joncs, ou une gerbe de maïs renfermée dans un vase. Nous rappellerons à cette occasion que, dans la première période de treize jours de l'année tochtli, le signe *acatl* est constamment accompagné de *Cinteotl* qui est la *déesse du maïs*, Cérès, la divinité qui préside à l'agriculture. Chez les peuples occidentaux, Cérès est placée dans le cinquième dodécatémerion : on trouve même des zodiaques très anciens dans lesquels un faisceau d'épis²⁷ remplit toute la place que devaient occuper Cérès, Isis, Astrée ou Erigone, dans le signe des moissons et des vendanges. C'est ainsi que, depuis une haute antiquité, chez les peuples les plus éloignés, nous trouvons les mêmes idées, les mêmes symboles, la même tendance à ramener les phénomènes physiques à l'influence mystérieuse des astres.

L'hiéroglyphe mexicain *tecpatl* indique une pierre tranchante de forme ovale, allongée vers ses deux extrémités, semblable à celles dont on se servait comme couteau ou que l'on attachait au bout d'une pique. Ce signe rappelle le *critica*, ou couteau tranchant du zodiaque lunaire des Hindous. Sur la grande pierre représentée Planche xxiii, l'hiéroglyphe *tecpatl* est figuré d'une manière qui diffère un peu de la forme que l'on donne ordinairement à cet instrument. Le silex est percé au centre et l'ouverture paraît destinée à recevoir la main du guerrier qui se sert de cette arme à deux pointes. On sait que les Américains avaient un art particulier pour percer les pierres les plus dures et pour les travailler par frottement. J'ai rapporté de l'Amérique méridionale, et j'ai déposé au Musée de Berlin un anneau d'obsidienne qui a servi de bracelet à une jeune fille, et qui forme un cylindre creux de près de sept centimètres d'ouverture, de quatre centimètres de hauteur, et dont l'épaisseur n'est pas de trois millimètres. On a de la peine à concevoir comment une masse vitreuse et fragile a pu être réduite à l'état d'une lame si mince. Le *tecpatl* diffère d'ailleurs de l'obsidienne, substance que les Mexicains appelaient *iztli*, on confond, sous la dénomination de *tecpatl*, les jades, les hornstein et le silex pyromaque.

Le signe *ollin* ou *ollin tonatiuh*, préside, dans le commencement du cycle de cinquante-deux ans, au dix-septième jour du premier mois. L'explication de ce

25- Engel, Ungar. Gesch., T. I, S. 346, 361. Georgi, Reisen, B. II, p. 904. Thwroc, Chron. Hungaror., p. 49.

26- Planche XXVII.

27- Ideler, Sternnamen, S. 172. Dupuis, Origine des Cultes, Tom. II, p. 228-234. Atlas, n°6.

signe a beaucoup embarrassé les moines espagnols qui, dépourvus des connaissances les plus élémentaires de l'astronomie, ont fait connaître le calendrier mexicain. Les auteurs indiens traduisent *ollin* par *mouvements du Soleil*. Lorsqu'ils trouvent ajouté le nombre *nahui*, ils rendent *nahui ollin* par les mots Soleil (tonatiuh) dans ses *quatre mouvements*. Le signe *ollin* est figuré de trois manières : tantôt (Pl. XXXVII) comme deux rubans entrelacés, ou plutôt comme deux portions de courbes qui se croisent et qui ont trois inflexions sensibles à leurs sommets ; tantôt (Pl. xxiii) comme le disque solaire entouré de quatre carrés, qui renferme les hiéroglyphes des nombres un (*ce*) et quatre (*nahui*) ; tantôt comme *trois empreintes de pieds*. Les quatre carrés faisaient allusion, comme nous l'exposerons plus bas, à la fameuse tradition des quatre âges ou quatre destructions du monde, arrivées les jours *4 tigre, nahui ocelotl ; 4 vent, nahui ehecatl ; 4 pluie, nahui quiahuitl ; et 4 eau, nahui atl*, dans les années *ce acatl, 1 canne ; ce tecpatl, 1 silex ; et ce calli, 1 maison*. À ces mêmes jours répondaient à peu près les solstices, les équinoxes et les passages du Soleil par le zénith de la ville de Ténochtitlan.

La représentation du signe *ollin* par trois *xocpalli*, ou *empreintes de pieds*, telle qu'on la trouve souvent dans les manuscrits conservés au Vatican et dans le *Codex Borgianus*, fol. 47, n.° 210, est remarquable par l'analogie qu'elle offre en apparence avec *sravana*, ou les *trois empreintes des pieds de Vichnou*, une des mansions du zodiaque lunaire des Hindous. Dans le calendrier mexicain, les trois empreintes indiquent ou les traces du Soleil dans son passage par l'équateur et dans son mouvement vers les deux tropiques, ou les trois positions du Soleil au zénith, dans l'équateur et dans un des solstices. Il serait possible que le zodiaque lunaire des Hindous renfermât quelque signe qui, comme celui de la balance, eut rapport à la marche du Soleil. Nous avons vu que le zodiaque de vingt-huit signes peut avoir été transformé peu à peu en un zodiaque de douze mansions de la pleine Lune, et que quelques nakchatras peuvent avoir changé de dénomination, depuis que, par la connaissance du mouvement annuel du Soleil, le zodiaque des pleines Lunes est devenu un véritable zodiaque solaire. Krishna, l'Apollon des Hindous, n'est en effet autre chose que Vichnou, sous la forme du Soleil²⁸ qui est adoré plus particulièrement sous le nom du dieu *Sôûrya*. Malgré cette analogie d'idées et de signes, nous pensons que les trois empreintes qui forment le vingt-troisième nakchatras *sravana*, n'ont qu'une ressemblance accidentelle avec les trois vestiges de pieds qui représentent le signe *ollin*. M. de Chézy, qui réunit une connaissance profonde du persan à celle de la langue sanskrite, observe que le *sravana* du zodiaque indien fait allusion à une légende très célèbre parmi les Hindous, et consignée dans la plupart de leurs livres sacrés particulièrement dans le *Bhagvata-Poûrânâ*m. Vishnou, voulant punir l'orgueil d'un géant qui se croyait aussi puissant que les dieux, se présente devant lui sous la forme d'un nain ; il le prie de lui accorder dans son vaste empire, l'espace qu'il pourrait embrasser par trois de ses pas. Le géant accorde la prière en souriant mais, aussitôt, le nain grandit si prodigieu-

28- Rech. asiat., Tom. I, p. 200.

sement, qu'en deux pas il mesure l'espace qu'il y a entre le ciel et la terre. Comme il demande, au troisième pas où il pourrait placer son pied, le géant reconnaît le dieu Vishnou et se prosterne devant lui. Cette fable explique si bien la figure du nakchatras sravana, qu'il serait difficile d'admettre que ce signe soit lié à celui de *ollin*, comme *cipactli* et le Noé mexicain, *Teo-Cipactli*, sont liés à la constellation du capricorne et à celle de *Deucalion*, placée anciennement dans le verseau.

Nous venons de développer les rapports qui existent entre les signes dont sont composés les différents zodiaques de l'Inde, du Tibet et de la Tartarie, et les hiéroglyphes des jours et des années du calendrier mexicain. Nous avons trouvé que, parmi ces rapports, les plus frappants et les plus nombreux sont ceux que présente le cycle des douze animaux, que nous avons désigné sous le nom de zodiaque tartare et tibétain. Pour terminer une discussion dont les résultats sont si importants pour l'histoire des anciennes communications des peuples, il nous reste à examiner de plus près ce dernier zodiaque, et à prouver que, dans le système de l'astrologie asiatique avec laquelle l'astrologie mexicaine paraît avoir une origine commune, les douze signes des zodiaques préexistent non seulement aux mois, mais aussi aux années, aux jours, aux heures, et même aux parties les plus petites des heures.

Lorsqu'on considère que les peuples de l'Asie orientale emploient à la fois des divisions de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit, en douze et en vingt-quatre parties, et que les mêmes signes du zodiaque solaire y portent des dénominations et souvent des figures entièrement différentes, on est tenté de croire que cette multiplicité de signes doit produire une confusion extrême dans les limites assignées aux constellations zodiacales. Chez les Hindous par exemple, nous trouvons, outre les nakchatras ou mansions lunaires, douze *laquenons* dont les noms sont les mêmes que ceux des signes du zodiaque grec et égyptien. Les Chinois divisent l'écliptique de trois manières, savoir : en vingt-huit nakchatras qu'ils appellent *che* ou *eul-che-po-sieou*²⁹ ; en douze *tse* qui répondent à nos signes, mais qui portent des noms en partie mystiques, en partie empruntés aux productions du pays, comme *grande splendeur*, *vide profond*, *queue et tête de caille*³⁰ et en vingt-quatre *tsieki*. Les dénominations de ces *tsieki*, ou *demi-tse*, sont relatives au climat et aux variations de la température.³¹ Les Chinois ont, en outre, deux autres cycles de douze signes : celui des *tchi* et celui des *animaux*, dont les noms sont identiques avec ceux des cycles tibétain et tartare : sept *che* répondent à trois *tse*, comme six *tsieki* répondent à trois *tchi* et à trois *animaux célestes*. Le cycle de ces douze animaux chinois, parmi lesquels nous avons trouvé le singe, le tigre, le rat (symbole de l'eau), le chien, l'oiseau, le serpent, et le lièvre du calendrier mexicain, donne les noms au cycle de douze ans comme à la petite période de douze jours. On se sert des

29- Souciet et Gaubil, Tom. III, p. 80.

30- L. c., Tom. III, p. 98.

31- L. c., Tom. III, p. 94. Bailly, Astr. ind., p. LXXXXVI.

douze animaux, dit le P. Gaubil,³² pour marquer les douze lunes de l'année, les douze heures du jour et de la nuit, et les douze signes célestes. Mais toutes ces divisions en douze parties désignées par différents noms, ne sont, dans l'est de l'Asie, que des divisions abstraites ou imaginaires : elles servent pour rappeler à l'esprit le mouvement du Soleil dans l'écliptique ; le véritable zodiaque étoilé, comme l'a très bien observé M. Bailly,³³ et comme cela est confirmé par les recherches plus récentes de MM. Jones et Colbrooke, consiste dans les vingt-huit mansions lunaires. Il est vrai qu'on dit en Chine que le soleil *entre dans le singe et le lièvre*, comme nous disons qu'il entre dans les gémeaux ou dans le scorpion ; mais les Chinois, les Hindous et les Tartares ne distribuent les étoiles que d'après le système des nakchatras. La division du zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit parties, connue depuis le Yémen jusqu'au plateau de Turfan et à la Cochinchine, appartient, avec la petite période de sept jours, aux monuments les plus anciens de l'astronomie.

Partout où l'on observe à la fois plusieurs divisions de l'écliptique qui diffèrent, non par le nombre des catastérismes, mais par leurs dénominations, comme les *tse*, les *tchi* et les *animaux célestes* des Chinois, des Tibétains et des Tartares, cette multiplicité de signes est probablement due à un mélange de plusieurs nations qui ont été subjuguées les unes par les autres. Les effets de ce mélange, ceux de l'influence exercée par les vainqueurs sur les peuples vaincus, se manifestent surtout dans la partie nord-est de l'Asie, dont les langues, malgré le grand nombre de racines mogoles et tartares qu'elles renferment, diffèrent si essentiellement³⁴ entre elles, qu'elles semblent se refuser à toute classification méthodique. À mesure que l'on s'éloigne du Tibet et de l'Hindoustan, on voit s'évanouir le type uniforme des institutions civiles, celui des connaissances et du culte. Or, si les hordes de la Sibérie orientale, chez lesquelles les dogmes du Bouddhisme ont évidemment pénétré, paraissent cependant ne tenir que par de faibles liens aux peuples civilisés de l'Asie australe, pourrions-nous être surpris que dans le nouveau continent, auprès de quelques traits d'analogie dans les traditions, dans la chronologie et le style des monuments, on découvre un si grand nombre de dissemblances frappantes ? Lorsque des peuples d'origine tartare ou mogole, transplantés sur des rives étrangères, mêlés aux hordes indigènes de l'Amérique, sont parvenus à se frayer péniblement une route vers la civilisation, leurs langues, leur mythologie, leurs divisions des temps, tout prend un caractère d'individualité qui efface, pour ainsi dire, le type primitif de leur physionomie nationale.

En effet, au lieu des cycles de soixante ans, des années divisées en douze mois et des petites périodes de sept jours, usitées chez les peuples d'Asie, nous trouvons chez les Mexicains des cycles de cinquante-deux ans, des années de dix-huit mois, dont chacun de vingt jours, des demi-décades et des demi-lunaisons de treize jours. Le système des séries périodiques, dont les termes correspondants

32- Souciet, Tom. II, p. 156, 174.

33- Astr. Ind.

34- Adelung, Mithridates, Tom. II, p. 533 et 560.

servent à désigner les dates des jours et des années, est le même dans les deux continents ; une grande partie des signes qui composent les séries dans le calendrier mexicain, sont empruntés du zodiaque des peuples du Tibet et de la Tartarie ; mais ni leur nombre ni l'ordre dans lequel ils se succèdent, ne sont ceux que l'on observe en Asie.

Le zodiaque tartare ne commence pas, comme celui des Hindous, par le chien qui correspond à notre signe du bélier, mais par le rat qui représente le verseau.³⁵ Ce même zodiaque a en outre la particularité frappante, que les animaux célestes sont comptés contre l'ordre des signes : au lieu de placer ces derniers dans celui qui est marqué par le mouvement du soleil dans l'écliptique d'occident en orient, les Tibétains, les Chinois, les Japonais et les Tartares, comptent les signes dans l'ordre suivant : rat ou verseau, bœuf ou capricorne, tigre ou sagittaire, lièvre ou scorpion, etc. Cette habitude bizarre a peut-être sa cause dans la circonstance que les douze constellations zodiacales, lors de leur passage par le méridien, président aux différentes heures du jour et de la nuit. Comme elles participent au mouvement général de la sphère céleste de l'est à l'ouest, on les a rangées dans l'ordre selon lequel elles se lèvent ou se couchent les unes après les autres.

Dans le calendrier mexicain, les signes des jours, qui sont identiques avec les signes du cycle tartare, ceux du chien, du singe, du tigre ou du lièvre, sont placés de manière qu'on n'y reconnaît aucune analogie de position relative. *Cipactli*, que nous avons prouvé plus haut être le *poisson-gazelle*, est le premier catastérisme, comme le capricorne paraît l'avoir été chez les Égyptiens.³⁶ Il règne parmi les signes mexicains à peu près l'ordre suivant : *cipactli*, *cohuatl*, *tochtli*, *itzcuintli*, *ozomatli* et *ocelotl* ou, en substituant les noms de nos signes : capricorne, vierge, scorpion, bélier, gémeaux et sagittaire. Cette dissemblance dans la distribution des signes serait-elle purement apparente, et tiendrait-elle à une cause analogue à celle qui, selon le témoignage d'Hérodote et de Don Cassius,³⁷ a fait nommer chez tous les peuples de l'Orient les jours de la semaine d'après les planètes, placées dans un ordre très différent de celui que leur assigne l'astronomie des Hindous, des Égyptiens et des Grecs ? En considérant le nombre de termes qui composent la série des heures et celle des hiéroglyphes mexicains, on reconnaît que cette hypothèse n'est pas admissible.

Nous avons développé plus haut, en parlant de l'analogie que l'on observe entre les noms de plusieurs mansions lunaires et ceux des signes du zodiaque solaire, comment l'ordre primitif des catastérismes peut être changé lorsque des peuples, replongés dans la barbarie, cherchent, d'après une réminiscence

35- Souciet, Tom. II, p. 136. Bailly, Astr. ind., p. 212. Langlès, Notes du Voyage de Thunberg, p.319.

36- Fragmentum ex Gazophylacio Card. Barberini (Kircheri, Oedipus, 1653, Tom. III, p. 160).

37- Don Cassius, Lib. XXXVII, c. 19 (ed. Fabric., 1750, Tom. 1, p. 124). Herod., Lib. II, c. 89 (ed. Wesseling, 1763, p. 105).

obscur, à rétablir le système de leur chronologie. Quoique la supposition de ces changements se présente d'elle-même, nous ne sommes cependant pas forcés de l'admettre pour expliquer la dissemblance qu'offre la position des mêmes signes dans les zodiaques tartare et mexicain. Les Hindous conservent plusieurs divisions de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit nakchatras, dont les noms sont en grande partie les mêmes, sans être placés dans le même ordre. Un monument antique, que Bianchini a fait connaître au commencement du dernier siècle, prouve qu'il existait dans l'Orient des zodiaques solaires dans lesquels, on retrouve les catastérismes tartares du cheval, du chien, du lièvre, du dragon et de l'oiseau, rangés de manière que le chien répond au taureau, et non au bélier du zodiaque grec, et que le chien et le lièvre sont séparés non par quatre, mais seulement par deux signes. Or, si dans l'Asie les mêmes nakchatras et les mêmes dodécatémerions n'ont pas toujours suivi le même ordre dans les différents zodiaques lunaires et solaires, il ne faut pas être surpris de la transposition des signes que nous observons dans le cycle des hiéroglyphes du jour chez les Mexicains. Il se pourrait même que cette transposition fût purement apparente, et qu'elle nous parût réelle, parce que nous ne pouvons comparer le calendrier toltèque et mexicain qu'aux cycles que nous trouvons aujourd'hui chez les Tartares et les Tibétains. Peut-être d'autres peuples de l'Asie orientale ont-ils communiqué leur zodiaque à ces hordes guerrières qui, depuis le septième siècle, ont inondé le Mexique. Peut-être, en parcourant le plateau de l'Asie centrale, en examinant plus attentivement les restes de civilisation conservés dans la petite Bukharie, au Turfan, ou près des ruines de Karacorum, l'ancienne capitale de l'empire des Monghols, les voyageurs découvriront-ils un jour cette même série de signes que renferme le zodiaque des Mexicains.

Le monument astronomique dont Bianchini adressa un dessin à l'Académie, est un fragment de marbre conservé au Vatican, et trouvé à Rome en 1705. Nous nous proposons ici de l'examiner avec un soin particulier, parce qu'il nous paraît propre à jeter du jour sur les divisions de l'écliptique usitées au Mexique et dans l'Asie orientale. Il offre, dans cinq zones concentriques, les figures des planètes, les décans, les catastérismes du zodiaque grec, répétés deux fois, et les signes d'un autre zodiaque qui a la plus grande analogie avec celui des peuples tartares. On peut être surpris que Fontenelle, Bailly, Dupuis et d'autres savants qui ont écrit sur l'origine des zodiaques, aient pris ce bas-relief pour un ouvrage égyptien.³⁸ D'après l'observation d'un savant illustre, M. Visconti, le style des figures qui représentent les planètes prouve évidemment qu'il a été sculpté du temps des Césars. On reconnaît dans ce monument mutilé, parmi les signes de la zone intérieure, un cheval, une écrevisse, un serpent, un chien qui tient un peu du loup, un lièvre, deux oiseaux dont un paraît placé vis-à-vis d'un serpent, et deux quadrupèdes, l'un à longue queue,

38- Hist. de l'Acad. des Sciences, 1708, Tom. I, p. 110. Bailly, Hist. de l'Astr. anc., p. 493 et 504. Dupuis, Origine des Cultes, Tom. I, p. 180. Hager, Illustras. d'un zodiaco orientale, 1811, p. 151.

et l'autre à cornes de chèvre. Comme les catastérismes du zodiaque grec sont rapprochés un à un de ceux du zodiaque inconnu, on voit que le cheval et le lièvre répondent, comme dans les dodécátémorions tartares, à nos signes du lion et du scorpion. Le tableau suivant présente l'ordre dans lequel les catastérismes se trouvent placés dans le planisphère de Bianchini. J'ai ajouté les signes du cycle tartare dont nous avons trouvé des vestiges chez les peuples du nouveau continent.

ZODIAQUE DE BIANCHINI

Zone extérieure - Zone intérieure / Cycle tartare

Sagittaire - Oiseau / Tigre

Scorpion - Lièvre / Lièvre

Balance - Chèvre / Dragon

Vierge - Animal à longue queue / Serpent

Lion - Cheval / Cheval

Cancer - Cancer / Brebis

Gémeaux - Serpent / Singe

Taureau - Chien ou loup / Poule

Bélier - Oiseau / Chien

Poisson - ... / Cochon

Verseau - ... / Rat

Capricorne - ... / Bœuf

On a imprimé en italique les noms des animaux qui sont trop mutilés pour qu'on les reconnaisse avec certitude : on a distingué de la même manière les catastérismes de la sphère grecque qui manquent entièrement, mais qu'il est facile de suppléer. J'ai rangé ces derniers *contre l'ordre des signes*, d'après l'usage des peuples tartares. Il est assez remarquable que, dans ce monument curieux, les planètes et les décans, dont les derniers seuls sont figurés dans le style égyptien avec des têtes ou des masques d'animaux, se trouvent placés dans des directions contraires. Quoique, dans les deux zones qui représentent le zodiaque grec il y ait quatre signes répétés sous les mêmes formes, on ne peut en conclure que les autres étaient également identiques. Il serait surtout à désirer que les gémeaux et Pan ou le capricorne eussent été conservés dans les deux zones car le sculpteur paraît avoir eu l'intention de réunir les zodiaques de

différents peuples, et les formes hétérogènes³⁹ données aux mêmes catasté-
rismes chez les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs. Les gémeaux sont repré-
sentés par deux figures que M. Bailly a cru être de sexe différent et dont l'une
tient une massue et l'autre une lyre. C'est sous cette même forme que ce signe
est décrit dans l'*Astronomicon* d'Hygin⁴⁰ ; c'est ainsi qu'il est désigné dans des
vers sanscrits du poète Sripeti : « Le couple, *mithouna*, dit cet auteur hindou,
est formé d'une fille qui joue du vina, et d'un jeune homme qui brandit une
massue ». ⁴¹

Le zodiaque intérieur ne renferme, comme celui des Tibétains, des Chinois et
des Tartares, que des animaux. Dans la sphère grecque, la moitié des signes est
formée d'animaux que l'on retrouve dans la nature ; l'autre moitié est compo-
sée de figures humaines et d'êtres fabuleux ou allégoriques. La balance, est te-
nue tantôt par les pinces du scorpion,⁴² tantôt par une figure mâle, comme dans
le planisphère de Bianchini et dans le zodiaque indien, tantôt par la vierge qui,
dans ce cas, prend le nom d'Astrée. Les signes des mansions lunaires, ou les
hiéroglyphes des jours du calendrier mexicain, présentent à la fois des animaux
et des objets inanimés. Si l'on adopte l'idée ingénieuse de M. Hager, d'après
laquelle la pierre sacrée, rapportée par Michaux des bords du Tigre, est un an-
cien zodiaque, on reconnaîtra que, chez les Chaldéens, la série des véritables
... était aussi interrompue par des autels, des tours et des maisons.⁴³ Ce dernier
fait favorise l'hypothèse que les dodécatomorions doivent leur origine aux
maisons ou hôtelleries lunaires. La même pierre semble offrir une autre analogie.
Dans le cycle tartare, le tigre correspond au sagittaire, indiqué souvent par
une simple flèche. Dans le zodiaque décrit par M. Hager, on reconnaît, outre le
loup ou chien marron, et le capricorne ou poisson-gazelle, une flèche qui re-
présente le fleuve du Tigre. Cette analogie est purement accidentelle, car le
nom du fleuve n'a rien de commun avec celui que porte l'animal tigre dans les
langues de l'Orient.

Lorsqu'on se rappelle que le zodiaque qui renferme un chien, un lièvre et un
singe, appartient exclusivement à l'Asie orientale, et que de là il a vraisem-
blablement passé en Amérique, on est surpris de voir qu'on en ait eu connais-
sance à Rome dans les premiers siècles de notre ère, époque à laquelle le
planisphère de Bianchini a été sculpté. Les astrologues ou Chaldéens, établis
en Grèce et en Italie, communiquaient sans doute avec ceux de l'Asie : ces
communications devaient être d'autant plus fréquentes et plus étendues, que

39- Eratosthenis Cataster., ed. Schaubach, 1795, p.21. Hygin. Poeticon astr., Lib. II, c. 28; Lib. III, c. 27 (Auctores mythographi latini, ed. van Staveren, 1742, Tom. II, p. 481-528).

40- Lib. III, c. 21 (Auct. mythograph., Tom. II, p. 523). Du Choul, Discours de la religion des anciens Romains, 1556, p. 180. Ideler, Sternnamen, S. 151.

41- Rech. Asiat., T. II, p. 335.

42- Manil, Lib. I, v. 609.

43- Illustrazione d'uno Zod. orientale, Cap. VIII, p. 39, Tav. 2.

l'astrologie était plus en vogue chez le peuple et à la cour des Césars. Sur huit signes qui sont reconnaissables dans le planisphère de Bianchini, il n'y en a qu'un seul, le cancer, qui n'appartienne pas au zodiaque tartare. Le lièvre qui se trouve chez les Tibétains et les Mexicains, est un peu haut de jambes, mais sa place dans le scorpion le caractérise suffisamment. J'ignore pourquoi M. Bailly a pris le chien ou le loup pour un cochon. Ce dernier animal se trouve cependant aussi dans le zodiaque tartare ; il correspond au signe des poissons de la sphère grecque et, ce qui est très remarquable, dans les planisphères du temple de Tentyra on voit deux fois, près de ce même signe,⁴⁴ une figure qui tient un cochon dans sa main. Le monument décrit par Bianchini est d'autant plus intéressant que, dans aucun ouvrage d'astronomie, grec ou latin, pas même dans les Saturnales de Macrobius, écrites du temps de Théodose, on ne reconnaît les traces de ce cycle d'animaux, dont les Monghols et d'autres hordes tartares qui ont dévasté l'Europe, ont fait, sans doute, usage dans leur chronologie, et que nous n'avons cependant appris à bien connaître que par nos communications avec la Chine et le Japon. Il est étrange que l'éloquent historien de l'Académie, Fontenelle, n'ait pas reconnu que les rêveries astrologiques sont intimement liées aux premières notions de l'astronomie, et qu'elles peuvent servir à répandre du jour sur les anciennes communications des peuples. « Le monument, dit-il, sur lequel Bianchini a désiré des renseignements, appartient à l'histoire des folies des hommes, et l'Académie a quelque chose de mieux à faire que de s'occuper de ce genre de recherches ».

En réunissant maintenant ce que nous avons exposé sur les différentes divisions de l'écliptique, et sur les signes qui président, dans les deux continents, aux années, aux mois, aux jours et aux heures, nous trouvons les résultats suivants. Chez les peuples qui ont fixé leur attention sur la voûte étoilée du ciel, le zodiaque lunaire, divisé en vingt-sept ou vingt-huit mansions, est plus ancien que le zodiaque en douze parties ; ce dernier, qui n'a d'abord été qu'un zodiaque des pleines Lunes, est devenu plus tard un zodiaque solaire. Les noms des mois sont tantôt choisis parmi les mansions lunaires, comme chez les Hindous ; tantôt ils sont ceux des dodécatémerions, comme dans l'année dionysienne. On dit encore sur les rives du Gange : les mois *Flèche*, *Maison* ou *Tête d'Antilope*, comme du temps de Ptolémée Philadelphie, on disait à Alexandrie : les mois *Didymon*, *Parthenon* et *Aegon*, mois des gémeaux, de la vierge et du capricorne.⁴⁵ Une liaison intime s'observe entre les noms des dodécatémerions et ceux des *nakchatras* : chez plusieurs peuples, les derniers ont passé aux jours lunaires. Outre la division réelle de l'écliptique qui est une zone du ciel étoilé, il existe encore, et surtout dans l'Asie orientale, des divisions du temps que le Soleil emploie pour revenir à peu près aux mêmes étoiles ou au même point de l'horizon. Ces cycles, composés généralement de douze ou de vingt-quatre parties, d'après le nombre des lunaisons ou demi-lunaisons écoulées, appartiennent plutôt à la chronologie qu'à l'astrologie ; ils ne présentent qu'une

44- Denon, Voyage, Pl. 130 et 132.

45- Ideler, Hist. Untersuch. S. 264.

division idéale de l'écliptique, dont chaque partie prend un nom et un signe particulier. Tels sont les animaux tartares, les *tse* et les *tsieki* des Chinois. Ces signes, qui ne mesurent que le temps et qui subdivisent les saisons, peuvent être inventés chez des peuples qui ne fixent point leur attention sur les étoiles. On aurait pu trouver un véritable zodiaque composé de douze signes qui président aux mois, et, par l'artifice des séries périodiques, aux années, aux jours et aux heures, dans la région basse du Pérou, là même où une couche épaisse de vapeurs dérobe aux habitants la vue des étoiles, sans leur cacher les disques de la Lune et du Soleil. Les signes du zodiaque idéal, dont la révolution complète (le cercle, *annulus*) forme une année, (*annus, ἐνιαυτός*), passent facilement aux constellations mêmes : dès lors, la *division du temps* devient une *division de l'espace*.

Nous ne discuterons point si le zodiaque des Hindous, des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs, n'a point aussi été originairement un cycle,⁴⁶ dont les signes désignaient les variations du climat dans un pays sujet à des inondations périodiques. L'inégale étendue qu'occupent la vierge et le cancer, et le manque de liaison⁴⁷ que l'on observe entre les figures des dodécatémerions et les constellations extrazodiacales, semblent donner quelque probabilité à cette supposition. Nous voyons, en effet, qu'il est des peuples qui emploient à la fois plusieurs divisions de l'écliptique, et que les signes qui, chez une nation, appartiennent à des constellations, ne sont chez une autre que des divisions du temps. Peut-être existait-il jadis quelque région de l'Asie dans laquelle le cycle tartare des animaux célestes que Bailly regarde comme le plus ancien des zodiaques, tandis que Dupuis⁴⁸ s'efforce à le faire passer pour une table des paranatellons, était une division réelle des étoiles placées dans l'écliptique. Pour bien saisir les rapports qui, dès les temps les plus reculés, se sont formés entre les peuples des deux continents, il ne faut pas perdre de vue la liaison intime qui existe entre le zodiaque imaginaire et le zodiaque réel, entre les cycles et les constellations de l'écliptique, entre les mansions et les divisions de l'orbite solaire.

Ce sont ces mêmes considérations sur le développement progressif de l'astrognosie, qui nous empêchent de décider si les hiéroglyphes des jours et des années du calendrier toltèque et aztèque, comme les *tse* et les *tchi* chinois, n'appartiennent qu'à un zodiaque imaginaire ou fictif, ou s'ils désignent des constellations zodiacales. Nous avons déjà observé plus haut que les grandes roues qui représentent le cycle de cinquante-deux ans, étaient entourées d'un serpent qui se mordait la queue, et dont les quatre replis marquaient les quatre indictions. Les hiéroglyphes étant disposés par séries périodiques de quatre termes, et les intervalles qui séparent un repli de l'autre renfermant douze années, chaque nœud du serpent correspondait à un autre signe. Je pense que ces quatre nœuds, désignés par les catastérismes *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, fai-

46- Rhode, Versuch über das Alter des Thierkreises, 1809, S. 15 et 101.

47- Recherches sur l'origine des constellations de la sphère grecque, 1807, p. 63.

48- Origine des cultes, Tom. III, p. 362.

saient allusion aux points des solstices et des équinoxes, ou à l'intersection des colures avec l'écliptique. La plus ancienne division du zodiaque, dit Albategnius,⁴⁹ est celle en quatre parties. En effet, dans la première année du grand cycle des jours, *matlactli tochtli* (10 lapin), *chicuei acatl* (8 canne), *chicome calli* (7 maison), et *matlactli tectactl* (11 silex), répondaient aux 22 décembre, 22 mars, 20 juin et 23 septembre. Ces jours s'éloignent très peu des équinoxes et des solstices et, comme l'année mexicaine commençait au solstice d'hiver, de même que l'année des Chinois, il est assez naturel que, dans la série périodique des signes des années, le premier terme soit *tochtli*, quoique dans la série des vingt signes des jours, *tochtli* soit précédé par *calli*.

Nous savons en outre, par les notions que Siguenza a puisées dans les ouvrages d'Ixtlil-xochitl, que les quatre replis du serpent et les quatre catastérismes qui leur appartiennent indiquaient les quatre saisons, les quatre éléments et les points cardinaux. La terre était dédiée au lapin, et l'eau à la canne ; en traitant plus haut des signes de la nuit, nous avons vu que *Tepeyollotli*, une des divinités qui habitent les cavernes, et Cinteotl, la déesse des moissons, accompagnent les signes diurnes *lapin* et *canne*. Le sens de ces allégories est trop clair pour qu'elles aient besoin d'explication. Les quatre signes des équinoxes et des solstices, choisis dans une série de vingt signes, rappellent en outre les quatre *étoiles royales*, Aldebaran, Regulus, Antares et Fomalhaut, célèbres dans toute l'Asie, et présidant aux saisons.⁵⁰ Dans le nouveau continent, les indictions du cycle de cinquante-deux ans forment, pour ainsi dire, les quatre saisons de la grande année et les astrologues mexicains se plaisaient à voir présider chaque période de treize ans par un des quatre signes équinoxiaux ou solsticiaux.

Quoique, dans toutes les parties de l'Empire mexicain, on se servît des mêmes signes et qu'on les rangeât dans le même ordre, on observe cependant quelque différence dans le choix du signe solsticial et équinoxial placé à la tête du *xihumolpilli*, ou *ligature* des années. Les habitants de Tezcuc commençaient la grande année par *acatl*, ceux de Teotihuacan, par *calli*, les Toltèques, par *tecpatl*. On a révoqué en doute si, chez ces mêmes peuples, malgré la différence que nous venons d'indiquer, le premier jour de l'an eut constamment le signe *cipactli*, mais, les fragments de leurs annales historiques, conservés dans le musée de Boturini et dans la collection du père Pichardo à Mexico, semblent indiquer que la variété des dates provient de l'époque à laquelle se faisait l'intercalation des treize jours, et non de la différente manière de marquer le commencement du cycle.

Nous ignorons si les vingt signes des jours mexicains sont les restes d'une ancienne division du zodiaque en vingt-huit mansions lunaires, ou si, avec les quatre signes de la nuit, dont les noms ne se retrouvent pas parmi ceux des jours, ils ont formé anciennement vingt-quatre catastérismes, comme les *tsieki* du zodiaque chinois. Peut-être avait-on placé entre les quatre signes équinoxiaux et solsticiaux un nombre égal de signes ; peut-être le nombre de vingt

49- De scientia stellarum, cap. 2 (ed. Bonon, 1645 p. 3).

50- Firmicus, Lib. VI, c. 1.

ne dérive-t-il que d'une division de l'hémisphère visible en dix parties. Il est certain que cette même division a engagé les Mexicains à partager en dix-huit mois l'année de trois cent soixante jours, et qu'elle est devenue la base d'un système dont nous ne trouvons aucun vestige dans l'ancien continent. J'incline à croire cependant que la division en dix-huit mois de vingt jours est postérieure à une autre en douze lunes de trente jours, car la méthode de faire présider chaque jour par un signe du zodiaque et de déterminer le nombre des mois par le retour des séries périodiques, a dû se présenter plus tard que l'idée plus simple de diviser l'année d'après le nombre des lunaisons qu'elle renferme. Quoiqu'en Asie il existe des divisions de l'écliptique en vingt-quatre *tsieki*⁵¹ et en trente-six décans, ces divisions n'y ont pourtant pas donné lieu à des années de dix ou de quinze mois et si l'antiquité nous en offre de quatre, de six ou de vingt-quatre mois, ces divisions ne tiennent pas à l'usage des séries périodiques, comme les dix-huit mois de l'année mexicaine, mais à l'importance attachée aux points équinoxiaux et solsticiaux, aux cycles de soixante jours, et à la durée des demi-lunaisons.

Nous avons rappelé plus haut que l'année mexicaine, comme celle des Égyptiens et des Perses, était composée de trois cent soixante jours, auxquels on ajoutait cinq jours épagomènes furtifs (*musteraka*), ou inutiles (*nemonteni*). Si les Mexicains n'avaient pas connu l'excès de la durée d'une révolution du Soleil sur trois cent soixante-cinq jours, le commencement de leur année, comme celui de l'année vague des Égyptiens, aurait passé, à peu près en quatorze cent soixante ans, par toutes les saisons ou par tous les points de l'écliptique. Quatre siècles s'étaient écoulés depuis la réforme du calendrier mexicain, en 1091, jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les écrivains de ce temps affirment tous, qu'à cette époque, le calendrier des Européens coïncidait, à peu de jours près, avec le calendrier aztèque : le calcul exact des éclipses de Soleil marquées dans les annales mexicaines, a même rendu probable que la différence observée entre les deux calendriers provenait en entier de ce que le notre n'avait pas encore subi la correction grégorienne. Examinons maintenant quel était le mode d'intercalation par lequel les Mexicains parvenaient à éviter les erreurs de leur chronologie.

L'année mexicaine étant solaire et non lunaire, le mode d'intercalation pouvait être d'une bien plus grande simplicité que celui employé par les Grecs et les Romains, avant l'introduction du *Merkidinus*. En jetant un coup d'œil général sur les intercalations usitées chez différents peuples, nous voyons que les uns laissent s'accumuler les heures jusqu'à ce qu'elles forment un jour entier, tandis que d'autres négligent l'intercalation jusqu'à ce que les heures excédantes forment une période qui égale une des grandes divisions de leur année. Le premier mode d'intercalation est celui de l'année julienne ; le second est celui des anciens Perses qui ajoutaient, tous les cent vingt ans, à une année de douze mois, un mois entier de trente jours, et de manière que le mois interca-

51- Amiot, dans les Mémoires concernant les Chinois, Vol. II, p 161. Gaubil, Traité de l'Astr. chin., p. 32.

laire parcourût toute l'année en 12 x 120, ou quatorze cent quarante ans (Ideler, Hist. Unters. S. 379). Les Mexicains ont évidemment suivi le système des Perses : ils conservaient l'année vague jusqu'à ce que les heures excédantes formassent une demi-lunaison ; ils intercalaient, par conséquent, treize jours, toutes les ligatures ou cycles de cinquante-deux ans. Il en résultait, comme nous l'avons observé plus haut, que chaque ligature renfermait 18995/13 ou quatorze cent soixante et une petites périodes de treize jours. L'année mexicaine commençait la première année de *xiuh-molpilli*, le jour qui correspond au 9 janvier du calendrier grégorien. La cinquième, la neuvième et la treizième année du cycle, le premier jour de l'an était le 8, le 7 et le 6 janvier : à chaque année du signe *tochtli*, les Mexicains perdaient un jour ; et, par l'effet de cette *rétrogradation*, l'année *calli* de la quatrième indiction commençait le 27 décembre, et finissait au solstice d'hiver, le 21 décembre, en ne faisant pas entrer en ligne de compte les cinq jours inutiles ou complémentaires. Il en résulte que le dernier des *nemontemi*, appelé *cohuatl* (serpent), et regardé comme le jour le plus malheureux, parce qu'il n'appartient à aucune période de treize jours, tombe à la fin du cycle sur le 26 décembre, et que treize jours intercalaires ramènent le commencement de l'année au 9 janvier. Pour rendre plus clair ce que nous venons d'exposer, nous ajouterons ici le tableau des derniers vingt-cinq jours de la première année d'un cycle.

L'intercalation de treize jours donnait lieu à la grande fête séculaire appelée *xiuhmolpia* ou *toxiuhmolpilia* (ligature de nos années), et décrite par tous les historiens de la conquête. Les Mexicains croyaient, d'après une prédiction très ancienne, que la fin du monde arriverait à la fin d'un cycle de cinquante-deux ans ; que le Soleil ne reparaitrait plus sur l'horizon, et que les hommes seraient dévorés par des génies malfaisants et d'une figure hideuse, connus sous le nom de *Tzitzimimes*. Cette croyance tenait sans doute à la tradition toltèque des quatre âges, d'après laquelle la terre avait déjà subi quatre grandes révolutions, dont trois étaient arrivées à la fin d'un cycle. Le peuple passait dans une profonde consternation les cinq jours épagomènes qui précédaient le *xiuhmolpia* : le cinquième jour, le feu sacré était éteint dans les temples, par ordre du *teoteucli* ou grand-prêtre : dans les couvents, dont le nombre était aussi considérable à Tenochtitlan qu'il l'est depuis les temps les plus reculés au Tibet et au Japon, les religieux ou *tlamacazquis* se livraient à la prière ; à l'approche de la nuit, personne n'osait allumer du feu dans sa maison ; on brisait les vases d'argile, on déchirait ses habits, on détruisait ce qu'on possédait de plus précieux, parce que tout paraissait inutile au moment terrible du dernier jour. Par une superstition bizarre, les femmes enceintes devenaient des objets d'épouvante pour les hommes : on leur cachait la figure sous des masques faits de papier d'agave : on les enfermait même dans les magasins de maïs, parce qu'on était persuadé que si le cataclysme avait lieu, les femmes transformées en tigres se joindraient aux génies malfaisants (*tzitzimimes*) pour se venger de l'injustice des hommes.⁵²

52- Torquemada, de una Fiesta grandissima, Lib. X, c. 33-36, Tom. II, p. 312 et 321.

CALENDRIER GRÉGORIEN.	TONALPOHUALLI	METZLAPOHUALLI.		
		SÉRIE DE TREIZE NOMBRES et de VINGT SIGNES DU JOUR.	SÉRIE DE NEUF SIGNES DE LA NUIT.	
DÉCEMBRE DE L'ANNÉE 1091.	ATEMOZTLI DE L'ANNÉE 2 <i>ACATL</i> .	27. ^e PÉRIODE DE 13 JOURS.	15 } 3 Cipactli.	Tepeyolloti.
			16 } 4 Ehecatl.	Quiahuitl.
			17 } 5 <i>Calli</i> .	<i>Tletl</i> .
			18 } 6 Cuetzpalin.	Tecpatl.
			19 } 7 Cohuatl.	Xochitl.
			20 } 8 Miquiztli.	Cinteotl.
			21 } 9 Mazatl.	Miquiztli.
			22 } 10 <i>Tochtli</i> .	Atl.
			23 } 11 Atl.	Tlazolteotl.
			24 } 12 Itzcuintli.	Tepeyolloti.
			25 } 13 Ozomatli.	Quiahuitl.
JANVIER DE 1092.	NEMONTEMI.	28. ^e PÉRIODE DE 13 JOURS.	26 } 1 Mahinalli.	<i>Tletl</i> .
			27 } 2 <i>Acatl</i> .	Tecpatl.
			28 } 3 Ocelotl.	Xochitl.
			29 } 4 Quauhtli.	Cinteotl.
			30 } 5 Cozcaquauhtli.	Miquiztli.
			31 } 6 Ollin.	Atl.
			1 } 7 <i>Tecpatl</i> .	Tlazolteotl.
			2 } 8 Quiahuitl.	Tepeyolloti.
			3 } 9 Xochitl.	Quiahuitl.
			4 } 10 Cipactli.
			5 } 11 Ehecatl.
6 } 12 <i>Calli</i>			
7 } 13 Cuetzpalin.			
TITLIL DE L'ANNÉE 3 <i>TECPATL</i> .	1. ^{re} PÉR. DE 13 J.		8 } 1 Cohuatl.
			9 } 1 Cipactli.	<i>Tletl</i> .
			10 } 2 Ehecatl.	Tecpatl.
			11 } 3 <i>Calli</i> .	Xochitl.
			12 } 4 Cuetzpalin.	Cinteotl.
			13 } 5 Cohuatl.	Miquiztli.
			14 } 6 Miquiztli.	Atl.
15 } 7 Mazatl.	Tlazolteotl.			

C'était dans la soirée du dernier jour des *nemontemi*, qui est présidé par le signe du serpent, que commençait la fête du *feu nouveau*. Les prêtres prenaient les vêtements de leurs dieux et, suivis d'une immense foule de peuple, ils allaient en procession solennelle, à la montagne de Huixachtecatl,⁵³ située à deux lieues de Mexico, entre Itzapallapan et Culhuacan. Cette marche lugubre s'appelait *la marche des dieux*, *teonenemi*, dénomination qui rappelait aux

Acosta, Lib. VI, c. 2, p. 259.

53- Vixachtla, d'après Gomara, Conquist. fol. 133 (a).

Mexicains que les dieux quittaient leur ville, et que peut-être ils ne les reverraient plus. Lorsqu'on était arrivé à la cime de la montagne porphyritique de Huixachtecatl, on attendait l'instant où les Pléiades occupaient le milieu du ciel, pour commencer l'épouvantable sacrifice dont nous avons parlé plus haut⁵⁴ et qui est représenté Planche XV, n.° 8. Le cadavre de la victime restait étendu sur la terre et l'instrument dont on se servait pour allumer le feu par frottement (... chez les Grecs, tletlaxoni chez les Mexicains) était placé dans la plaie même que le prêtre de Copulco, armé d'un couteau d'obsidienne avait faite dans la poitrine du prisonnier destiné au sacrifice. Lorsque les parcelles de bois (la harina del palillo), détachées par le frottement rapide du cylindre, avaient pris feu, on allumait un énorme bûcher qui avait été préparé d'avance pour recevoir le corps de la malheureuse victime. Le peuple jetait des cris de joie ; la lueur du bûcher pouvait être vue dans une grande partie de la vallée de Mexico, à cause de la hauteur de la montagne sur laquelle se faisait cette sanglante cérémonie. Tous ceux qui n'avaient pu suivre la procession étaient placés sur les terrasses des maisons, sur les sommets des téocallis, sur les collines qui s'élèvent au milieu du lac, les yeux fixés sur le lieu où devait paraître la flamme, présage certain de la bienveillance des dieux et de la conservation du genre humain pendant le cours d'un cycle nouveau. Des messagers, postés de distance en distance et tenant des torches de bois de pin très résineux, portaient le feu nouveau de village en village, jusqu'à la distance de quinze ou vingt lieues ; on le déposait partout dans les temples, d'où il était distribué dans les maisons des particuliers. Lorsqu'on voyait le Soleil se lever sur l'horizon, l'allégresse redoublait, la procession retournait de la montagne d'Iztapalapan à la ville, et le peuple croyait voir rentrer ses dieux dans leur sanctuaire. Alors les femmes sortaient de leur prison : on se paraît de nouveaux habits et l'on employait les treize jours intercalaires à nettoyer les temples, à blanchir les murs, et à renouveler les meubles, la vaisselle et tout ce qui sert à la vie domestique.

Cette fête séculaire, cette crainte de voir le cinquième soleil s'éteindre à l'époque du solstice d'hiver, semble offrir un nouveau trait d'analogie entre les Mexicains et les habitants de l'Égypte. Achilles Tatius,⁵⁵ dans son commentaire sur Aratus, nous a conservé la notice suivante, que Scaliger croit être empruntée de l'Octaétéride d'Eudoxe : « Les Égyptiens, lorsqu'ils voyaient descendre le soleil du cancer vers le capricorne, et que les jours se raccourcissaient de plus en plus, avaient coutume de gémir, craignant que le Soleil ne les abandonnât entièrement. Cette époque coïncidait avec la fête d'Isis : mais quand l'astre commençait à se montrer de nouveau et que la durée des jours devenait plus grande, ils mettaient des habits blancs et se couronnaient de fleurs (λευχειμονήσαντες ἐστεφανήθησαν) ». En lisant ce passage d'Achilles Tatius, on croit lire ce que Gomera et Torquemada rapportent de la fête du

54- Tom. I.

55- Achill. Tat., Isag. In Phœnom., c. 23 (Petavius de Doctr. tempor.) 1703, Tom. III, p. 85.) Scalig., Adnot, ad Manil. Astron., Lib. I, v. 69, p. 85. Voyez aussi la traduction des Lettres du comte Carli, Tom. I, p. 398, not, 1.

jubilé mexicain : de même⁵⁶ que dans l'ouvrage de Sextus Empiricus⁵⁷ contre les astrologues, on trouve pour ainsi dire décrite la figure symbolique que nous avons fait représenter Planche xv, d'après le manuscrit conservé à Veletri. Chez tous les peuples de la terre, les idées superstitieuses prennent la même forme au commencement et au déclin de la civilisation, et c'est à cause de cette analogie qu'il est difficile de distinguer ce qui a été communiqué de nation à nation et ce que les hommes ont puisé dans une source intérieure.

En parlant de la fête séculaire, le père Torquemada désigne l'instant du sacrifice d'une manière très précise en apparence, mais qui renferme une contradiction réelle : « Lorsque la procession, dit-il,⁵⁸ arrivait à la montagne d'Huixachtealt, les prêtres attendaient qu'il fût minuit, ce qu'ils reconnaissaient par la position des Pléiades, qui, à cette heure, étaient montées au milieu du ciel (*estayan encumbradas en medio del cielo*), car le temps du jubilé ou de la fête séculaire était venu quand ces étoiles se levaient au commencement de la nuit ce qui, pour l'horizon du Mexique est généralement au mois de décembre ». L'expression « lorsque les Pléiades se trouvent au milieu du ciel » signifie sans doute le passage de ces étoiles par le méridien, ou, ce qui est à peu près la même chose pour la latitude de Mexico, leur passage par le zénith. Or, la dernière fête séculaire fut célébrée dans la sixième année du règne de Montezuma, et à cette époque, la culmination des Pléiades avait lieu à minuit, en tenant compte de la précession des équinoxes, non au mois de décembre, mais le 8 novembre. Le 26 décembre, cette constellation se levait déjà 3 h 23' avant le coucher du soleil, et son passage par le méridien était à 8 h 33' du soir. Ces circonstances sont naturellement les mêmes pour tous les lieux de la terre où l'on pourrait supposer que le calendrier mexicain a été formé ; et si l'on remonte au premier sacrifice célébré à Tlalixco en 1091, ou aux migrations des Toltèques dans le sixième siècle de notre ère, on trouve que, vers le solstice d'hiver, par l'effet de la précession des équinoxes, la culmination des Pléiades se rapproche davantage du coucher du Soleil. Il est probable que les expressions « au moment de minuit » et « au milieu du ciel » ne doivent pas être prises dans un sens très précis. Le père Torquemada parle en général d'une manière si confuse du système de la chronologie des Mexicains, qu'on peut supposer qu'il a mal entendu presque tout ce que les Indiens lui ont rapporté des phénomènes astronomiques. Après avoir dit formellement que le cycle, et par conséquent l'année, finissait au mois de décembre, il admet que le premier jour de l'an est le 1^{er} février et il ajoute qu'au solstice d'hiver, le Soleil arrive à Mexico au point le plus élevé de sa course. Torquemada a réuni, avec la plus scrupuleuse exactitude, des noms, des traditions et des faits isolés, mais, dépourvu de toute critique, il se contredit lui-même chaque fois qu'il essaie à combiner ces faits, ou à

56- Dupuis, Mém. explicatif du zodiaque, 1806, p. 145.

57- Sext. Empir. contra Mathem., Lib.V (ed. Stephan., Tom. III, p. 187). Firmicus, Lib. II, c. 27 (ed. Ald. Manut., 1503, fol. cv). Origen. contra Celsum, Lib.VIII, c.55 (ed. Delarue, 1733, Tom. I, p. 783).

58- Torquemada, Tom. III, p. 313b. et 321a.

juger de leurs rapports mutuels. Comme les Mexicains ne connaissaient pas l'usage des clepsydres, qui sont très anciens⁵⁹ en Chaldée et à la Chine, ils ne pouvaient pas indiquer avec précision le moment de minuit. D'ailleurs, le coucher cosmique des Pléiades était aussi regardé dans toute l'Asie, comme une indication du commencement de l'hiver.⁶⁰ On chercherait en vain une exactitude rigoureuse dans des traditions populaires, qui peut-être avaient pris naissance dans des régions plus boréales, où le froid se fait sentir un mois avant le solstice.

Ce que nous venons de dire sur la constellation des Pléiades suffit d'ailleurs pour prouver combien quelques auteurs ont eu tort de regarder comme incertain si l'année commençait vers l'équinoxe du printemps, ou vers le solstice d'hiver. Plus on s'éloigne de l'époque du 5 novembre, jour du lever acronique des Pléiades, moins il est possible qu'au milieu de la nuit où se faisait le sacrifice séculaire, les Mexicains aient vu cette constellation près du zénith.⁶¹ Cependant Torquemada, Léon et Betancourt ont cru que l'année commençait le 1er ou le 2 février ; Acosta et Clavigero, le 26 du même mois ; Valadès et Alva Ixtlilxochitl, le 1er et le 20 mars ; Gemelli et Veytia, le 10 avril. Au seizième siècle, la culmination des Pléiades avait lieu le jour de l'équinoxe du printemps, 3 h 8' avant le coucher du soleil. Il est vrai que d'après une ancienne tradition,⁶² la disparition de cette constellation au lever du soleil marquait jadis le jour de l'équinoxe d'automne, ce qui suppose une observation faite trois mille ans avant notre ère : mais nous ne saurions admettre que les Mexicains avaient reçu leur chronologie d'un peuple qui commençait l'année à l'entrée de l'automne. La concordance des dates, plusieurs phénomènes astronomiques, le témoignage des auteurs espagnols, qui ont accumulé des matériaux sans connaître le véritable système du calendrier, tout parle pour le système de Gama. Je me contenterai de citer ici une seule de ces preuves. L'historiographe indien, Christoval del Castillo, dans un ouvrage manuscrit⁶³ écrit en mexicain et conservé à Mexico, affirme que les cinq jours complémentaires étaient ajoutés à la fin du mois *Atemoztli*, qui correspondait, d'après le témoignage unanime des auteurs indiens et espagnols, à notre mois de décembre. Torquemada dit en outre que la troisième fête du dieu de l'eau était célébrée au solstice d'hiver, qui a lieu vers la fin d'*Atemoztli*, et que le cycle finit au mois de décembre. Toutes ces circonstances s'accordent à placer les jours intercalaires peu de temps après le solstice d'hiver. La crainte de voir s'éteindre ou s'éloigner l'astre du jour, les idées de deuil et de joie exprimées dans la fête séculaire, se rapportent aussi bien mieux à l'époque de l'accourcissement des jours qu'à celle de l'équinoxe. Il est vrai que c'était à l'entrée du printemps, qu'à Rome le

59- Sext. Empir. pag. Stephan. 113. Lettre du Père Du Croz, dans Souciet, Observat., Tom. I, p. 245.

60- Bailly, Astr. mod., p. 477.

61- Gama, ch. 35, p. 52, note.

62- Plin. Hist. Nat., Lib. XVIII, c. 25 (ed. Harduin, 1741, Tom. II, p. 129).

63- MSS., cap. 71.

pontife prenait le feu nouveau sur l'autel de Vesta, et que les Perses célébraient les grandes fêtes du Neurouz : mais les motifs⁶⁴ de ces fêtes étaient différents de ceux qui guidaient les Mexicains et les Égyptiens dans les fêtes solsticiales et isiaques.

J'ai exposé le système de l'intercalation tel qu'on le voit indiqué dans les manuscrits mexicains, tel que l'ont adopté Siguenza, Clavigero, Carli, et longtemps avant eux, Boulanger et Freret. D'après ce système, la longueur de l'année est supposée de 365 $\frac{1}{25}$, d'où il résulte que, depuis la réforme du calendrier en 1091 jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les Mexicains auraient dû se trouver en erreur de plus de trois jours. Or, les recherches que Gama a faites sur les éclipses de Soleil du 23 février 1477 et du 7 juin 1481, qui sont indiquées dans les annales hiéroglyphiques, sur plusieurs époques mémorables de la conquête et sur les jours où, d'après les fastes mexicains, le Soleil passe par le zénith de Tenochtitlan, semblent prouver que cette erreur de trois jours n'avait pas lieu, et qu'au commencement du seizième siècle, comme nous l'avons observé plus haut, les dates du calendrier aztèque correspondaient mieux avec les jours des solstices et des équinoxes, que celles du calendrier espagnol.

Sans connaître la longueur exacte de l'année, les Mexicains auraient pu rectifier de temps en temps leur calendrier, à mesure que des observations gnomoniques les avertissaient que dans la première année du cycle, les équinoxes du printemps et de l'automne s'éloignaient de quelques jours du 7 *nialimalli* et du 9 *cozcaquauhli*. Les Péruviens du Couzco, dont l'année était lunaire, réglaient leur intercalation, non d'après l'ombre des gnomons qu'ils mesuraient d'ailleurs très assidûment, mais d'après des marques placées dans l'horizon pour désigner les points où le Soleil se levait et se couchait le jour des solstices et des équinoxes. Une intercalation périodique et exacte, comme celle que les Persans ont connue depuis le onzième siècle, est sans doute préférable à ces changements brusques que l'on désigne sous le nom de réformes du calendrier ; mais une nation qui, depuis des siècles, emploierait un mode d'intercalation très imparfait, pourrait cependant conserver l'accord entre son calendrier et celui des peuples les plus policés, si, conduite par l'observation directe des phénomènes célestes, elle changeait de temps en temps le commencement de son année. L'histoire mexicaine dans ses annales, n'offre aucune trace de ces changements brusques ou de ces intercalations extraordinaires. Depuis l'époque célèbre du sacrifice de Tlalixco, le calendrier n'avait subi aucune réforme ; l'intercalation se fit uniformément à la fin de chaque cycle et, pour expliquer comment quatre siècles n'avaient pas suffi pour produire une erreur sensible dans la chronologie, M. Gama admet que les Mexicains n'intercalaient que vingt-cinq jours tous les cycles de cent quatre ans *cehuehuiliztli*, ou douze jours et demi à la fin de chaque cycle de cinquante-deux ans, ce qui fixe la durée de l'année à 365 $\frac{1}{240}$. Il croit pouvoir conclure du récit même des historiens du seizième siècle, que la fête séculaire se célébrait alternativement le jour et la nuit, et que, si les années d'un cycle commençaient toutes à mi-

64- Dupuis, Origine des Cultes, Tom. I, p. 156 ; Tom. II, Pl. 2 , p. 96.

nuit, celles d'un autre commençaient toutes à midi. Ne pouvant pas examiner les ouvrages écrits en langue mexicaine, je ne suis point en état de prononcer sur la justesse des idées de M. Gama. Les raisons qu'il allègue dans sa dissertation sur les monuments découverts en 1790, ne me paraissent plus aussi concluantes que je les ai crues autrefois, avant d'avoir pu faire une étude approfondie du calendrier mexicain. Lorsque ses héritiers auront obtenu les moyens de faire imprimer son traité de Chronologie toltèque et aztèque, il sera plus facile de juger du vrai nombre des jours intercalaires. Les travaux astronomiques de Gama, dont nous avons eu occasion de vérifier l'exactitude, doivent d'ailleurs inspirer beaucoup de confiance, et il est probable qu'un savant qui a eu la patience de calculer, pour le parallèle de l'ancien Tenochtitlan, d'après les tables de Mayer, un grand nombre d'éclipses de Soleil liées à des époques historiques, n'aurait pas hasardé légèrement une hypothèse nouvelle, s'il n'y avait été conduit par une comparaison soignée des dates et par l'étude des peintures hiéroglyphiques.

«L'intercalation de vingt-cinq jours en cent quatre ans, dit M. La Place⁶⁵ dans son excellent précis de l'histoire de l'astronomie, suppose une durée de l'année tropique plus exacte que celle d'Hipparque, et, ce qui est très remarquable, presque égale à l'année des astronomes d'Almamon. Quand on considère la difficulté de parvenir à une détermination aussi exacte, on est porté à croire qu'elle n'est pas l'ouvrage des Mexicains, et qu'elle leur est venue de l'ancien continent. Mais de quel peuple et par quel moyen l'ont-ils reçue ? Pourquoi, si elle leur était transmise par le nord de l'Asie, ont-ils une division du temps si différente de celles qui ont été en usage dans cette partie du monde ? » Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons nous flatter de résoudre ces questions, mais, en se refusant même à admettre l'intercalation de douze jours et demi par cycle, en n'accordant aux Mexicains que la connaissance de l'ancienne année perse de 365¹/₂₅₀, on trouvera pourtant dans les hiéroglyphes des jours et dans l'emploi des séries périodiques, des témoignages irrécusables d'une ancienne communication avec l'Asie orientale.

Quoique le cycle mexicain commençât par l'année du lapin, *tochtli*, comme le cycle tartare commence par l'année du rat, *singueri*, l'intercalation ne se faisait que dans l'année *ome acatl*, c'est même cette circonstance qui a engagé les Mexicains à désigner dans leurs peintures un *xihmolpilli*, ou cycle de cinquante-deux ans, par un faisceau de cannes. Les Mexicains étaient sortis d'Aztlan en l'année 1064, ou *1 tecpatl* ; leurs migrations durèrent vingt-trois ans jusqu'en 1087, ou *11 acatl* où ils arrivèrent à Tlalixco. Or, quoique la réforme du calendrier eût lieu en 1090, ou l'année *1 tochtli* la fête du feu nouveau ne fut pourtant célébrée que l'année suivante *2 acatl* : « Parce que, dit l'historien indien Tezozomoc,⁶⁶ le dieu tutélaire du peuple, Huilzilopochtli, avait fait sa première apparition le jour *1 tecpatl* de l'année *2 acatl* ».

65- Exp. du Système du Monde, 3^e édit., Tom. II p. 318.

66- Gama, §. 7, p. 21.

Quelques auteurs ont soupçonné qu'avant la réforme du calendrier à Tlalixco, les Mexicains avaient intercalé un jour tous les quatre ans ; une fête du dieu du feu (Xiuhtectli), célébrée avec plus de solennité dans les années qui portaient le symbole *tochtli*, paraît avoir donné lieu à cette opinion. Le comte Carli, dont les *Lettres américaines* offrent un mélange singulier d'observations exactes, d'idées purement ingénieuses et d'hypothèses incompatibles avec les principes d'une bonne physique et la vraie théorie des mouvements célestes, a cru reconnaître, dans les fêtes de neuf jours célébrées tous les quatre ans, les restes d'une intercalation lunaire. Il suppose que les prêtres mexicains comptaient, dans une année, douze lunaisons de vingt-neuf jours huit heures, et que, pour ramener tous les quatre ans ces années de trois cent cinquante-deux jours, à de véritables années lunaires, ils ajoutaient neuf jours. Cette supposition est presque aussi hasardée que celle d'après laquelle le même auteur attribue aux corps célestes l'erreur des anciens calendriers, en admettant que, quelques milliers d'années avant notre ère, la Terre achevait sa révolution autour du Soleil en trois cent soixante jours,⁶⁷ et qu'un mois lunaire n'était que de vingt-sept jours et demi.

Comme une série périodique de quatre termes était employée pour distinguer les années renfermées dans un cycle, les Mexicains se voyaient très naturellement conduits à des fêtes quadriennales. Telles étaient le jeûne solennel de cent soixante jours, célébré à l'équinoxe du printemps dans les petites républiques de Tlascalla, Cholula et Huexocingo, et l'horrible sacrifice qui avait lieu tous les quatre ans à Quauhliñlan, au mois *itzcalli*. Dans ce dernier, les pénitents se scarifiaient le corps en faisant ruisseler le sang à travers des tiges de roseau qu'ils introduisaient dans les plaies⁶⁸ et qu'ils déposaient dans les temples, comme des marques publiques de leur dévotion. Ces fêtes, qui rappellent les pénitences usitées au Tibet et dans l'Inde, se répétaient chaque fois qu'un même signe présidait l'année.

En examinant, à Rome, le *Codex Borgianus* de Veletri, j'y ai reconnu le passage curieux⁶⁹ duquel le jésuite Fabrega a conclu que les Mexicains connaissaient la véritable durée de l'année tropique. On y trouve indiqués, sur quatre pages, vingt cycles de cinquante-deux ans, ou mille quarante ans ; à la fin de cette grande période, on voit le signe du lapin *tochtli* précéder immédiatement, parmi les hiéroglyphes des jours, l'oiseau *cozquauhtli* de manière que sept jours sont supprimés, ceux de l'eau, du chien, du singe, de l'herbe *malinalli*, de la canne, du tigre et de l'aigle. Le père Fabrega suppose, dans son Commentaire manuscrit, que cette omission se rapporte à une réforme périodique de l'intercalation julienne, parce qu'une soustraction de huit jours, à la fin d'un cycle de mille quarante ans, ramène, par un moyen ingénieux, une année de 365¹,250 à une année de 365¹,243, qui n'est que de 1' 26" ou de 0¹,0010 plus grande que la

67- Lettres américaines, Tom. II, p. 153, 161, 167, 333 et 371.

68- Gomara, p. CXXXI, CXXXII. Torquemada, Tom. II, p. 307. Gemelli, Tom. VI, p. 75.

69- Cod. Borg., fol. 48-63. Fabrega, MSS, fol. k, p. 7.

véritable année moyenne, telle que la donnent les Tables de M. Delambre. Quand on a eu occasion d'examiner un grand nombre de peintures hiéroglyphiques des Mexicains, et que l'on a vu le soin extrême avec lequel elles sont exécutées dans les plus petits détails, on ne saurait admettre que l'omission de huit termes dans une série périodique, soit due au simple hasard. L'observation du père Fabrega mérite sans doute d'être consignée ici, non qu'il soit probable qu'une nation n'emploie effectivement une réforme du calendrier qu'après de longues périodes de mille quarante ans, mais parce que le manuscrit de Veletri semble prouver que son auteur a eu connaissance de la véritable durée de l'année. S'il existait au Mexique, à l'arrivée des Espagnols, une intercalation de vingt-cinq jours en cent quatre ans, il est à supposer que cette intercalation plus parfaite a été précédée d'une intercalation de treize jours en cinquante-deux ans. Or, la mémoire de cette ancienne méthode se sera conservée parmi les hommes, et il se peut que le prêtre mexicain, qui a composé le rituel du musée Borgia, ait voulu indiquer dans son livre un artifice de calcul propre à rectifier l'ancien calendrier, en retranchant sept jours d'une grande période de vingt cycles. On ne pourra juger de la justesse de cette opinion, que lorsqu'un plus grand nombre de peintures mexicaines aura été consulté en Europe et en Amérique, car, je ne saurais le répéter assez, tout ce que nous avons appris jusqu'ici de l'ancien état des peuples du nouveau continent, n'est rien en comparaison des lumières qui seront répandues un jour sur cet objet, si l'on parvient à réunir les matériaux qui sont épars dans les deux mondes, et qui ont survécu à des siècles d'ignorance et de barbarie.

Le monument précieux que j'ai fait représenter sur la Planche VIII⁷⁰, et qui avait déjà été gravé à Mexico il y a près de vingt ans, sert à confirmer une partie des idées que nous venons de développer sur le calendrier mexicain. Cette pierre énorme a été trouvée, au mois de décembre 1790, dans les fondations du grand temple de Mexitli, à la Plaza major de Mexico, à peu près soixante-dix mètres à l'ouest de la seconde porte du palais des vice-rois, et trente mètres au nord du marché des fleurs appelé *Portal de las Flores*, à la petite profondeur de cinq décimètres. Elle était placée de manière que la partie sculptée ne pouvait être vue qu'en la mettant dans une position verticale. Cortez, en détruisant les temples, avait fait briser les idoles et tout ce qui tenait au culte ancien. Les masses de pierre qui étaient trop grandes pour qu'on les détruisît, furent enterrées pour les soustraire aux yeux du peuple vaincu. Quoique le cercle qui renferme les hiéroglyphes des jours n'ait que 3,4 m de diamètre, on reconnaît que la pierre entière formait un parallépipède rectangle de quatre mètres de longueur, d'autant de mètres de largeur, et d'un mètre d'épaisseur.

La nature de cette pierre n'est pas calcaire, comme l'affirme M. Gama, mais de porphyre trappéen gris noirâtre, à base de wacke basaltique. En examinant avec soin des fragments détachés, j'y ai reconnu de l'amphibole, beaucoup de cristaux très allongés de feldspath vitreux, et, ce qui est assez remarquable, des paillettes de mica. Cette roche, fendillée et remplie de petites cavités, est dé-

70- Planche XXIII de l'édition in-fol.

pourvue de quartz, comme presque toutes les roches de la formation de trapp. Comme son poids actuel est encore de plus de quatre cent quatre-vingt-deux quintaux (24,400 kilogrammes), et qu'aucune des montagnes qui entourent la ville, à huit ou dix lieues de distance, n'a pu fournir un porphyre de ce grain et de cette couleur, on se figure aisément les difficultés que les Mexicains ont éprouvées pour transporter une masse si énorme au pied du *teocalli*. La sculpture en relief a le même fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracés avec une exactitude mathématique ; plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie qui, chez des peuples à demi civilisés, remplace le sentiment du beau.

Au centre de la pierre se présente le fameux signe *nahui ollin Tonatiuh* (le Soleil dans ses quatre mouvements) dont nous avons parlé plus haut. Huit rayons triangulaires entourent le Soleil ; ces rayons se retrouvent dans le calendrier rituel, *tonalamatl*, dans les peintures historiques, partout où est figuré le Soleil, *Tonatiuh*. Le nombre huit fait allusion à la division du jour et de la nuit en huit parties. Le dieu Tonatiuh est représenté ouvrant une large bouche armée de dents : cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité de l'Hindoustan, celle de *Kala*, le *Temps*. D'après un passage du *Bhagavat-gita*, « Kala engloutit les mondes, ouvrant une bouche enflammée, armée d'une rangée de terribles dents, et montrant une langue énorme ». ⁷¹ Tonatiuh, placé au milieu des signes des jours, mesurant l'année par les quatre mouvements des solstices et des équinoxes, est en effet le véritable symbole du Temps : c'est *Krishna* prenant la forme de *Kala*, c'est *Kronos* qui dévore ses enfants et que nous croyons reconnaître sous le nom de *Moloch* chez les Phéniciens.

Le cercle intérieur offre les vingt signes des jours : en se souvenant que *cipactli* est le premier, et *xochitl* le dernier de ces catastérismes, on voit qu'ici, comme partout ailleurs, les Mexicains ont rangé les hiéroglyphes de droite à gauche. Les têtes des animaux sont placées dans une direction opposée, sans doute parce que l'animal qui tourne le dos à un autre, est censé le précéder. M. Zoega a observé cette même particularité chez les Égyptiens. ⁷² La tête de mort, *miquiztli*, placée près du serpent et l'accompagnant comme signe de la nuit dans la troisième série périodique, fait exception à la règle générale ; elle seule est dirigée vers le dernier signe, tandis que les animaux ont la face tournée vers le premier. Cet arrangement n'est pas le même dans les manuscrits de Veletri, de Rome et de Vienne.

Il est probable que la pierre sculptée dont M. Gama a entrepris l'explication était anciennement placée dans l'enceinte du *teocalli*, dans un *sacellum* dédié au signe *ollin Tona-tiuh*. Nous savons, par un fragment d'Hernandez, que le

71- Traduction de M. Wilkins. Voyez aussi : The Hindu Pantheon, art. Kala.

72- Zoega, de Obel., p. 464 (où, par erreur typographique, les mots dextrorsum et sinistrorsum sont confondus).

jésuite Nieremberg nous a conservé dans le huitième livre de son Histoire naturelle, que le grand teocalli renfermait dans ses murs, six fois treize ou soixante-dix-huit chapelles, dont plusieurs étaient dédiées au Soleil, à la Lune, à la planète Vénus, appelée *Ilcuicatitlan* ou *Tlazolteotl*, et aux signes du zodiaque.⁷³ La Lune, que tous les peuples regardent comme un astre qui attire l'humidité, avait un petit temple (*teccizcalli*) construit en coquilles. Les grandes fêtes du Soleil (*Tonatiuh*) étaient célébrées au solstice d'hiver et dans la seizième période de treize jours, qui était présidée à la fois par le signe *nahui ollin Tonatiuh*, et par la voie lactée, connue sous le nom de *Citlalincue* ou *Citlalcueye*. Pendant une de ces fêtes du Soleil, les rois avaient l'usage de se retirer dans un édifice situé au milieu de l'enceinte du teocalli, et appelé *Hueyquauhxiclco*. Ils y passaient quatre jours dans le jeûne et la pénitence : ensuite on faisait un sacrifice sanglant en l'honneur des éclipses (*Netonatiuhqualo*, *malheureux soleil mangé*). C'est dans ce sacrifice que de deux victimes masquées, l'une représentait l'image du Soleil, *Tonatiuh*, et l'autre celle de la Lune, *Meztli*, comme pour rappeler que la Lune est la vraie cause de l'éclipse du Soleil.

Outre les catastérismes du zodiaque mexicain et la figure du signe *nahui ollin*, la pierre offre aussi les dates de dix grandes fêtes qui étaient célébrées depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne. Comme plusieurs de ces fêtes correspondent à des phénomènes célestes et que l'année mexicaine est vague pendant l'espace d'un cycle, l'intercalation ne se faisant que de cinquante-deux en cinquante-deux ans, les mêmes dates ne désignent pas, quatre ans de suite, les mêmes jours. Le solstice d'hiver qui, la première année du cycle, a lieu le jour 10 *tochtli*, huit ans plus tard a déjà rétrogradé de deux signes, et tombe sur le jour 8 *miquiztli*. Il en résulte que pour indiquer les dates par les signes des jours, il faut ajouter l'année du cycle à laquelle ces dates correspondent. En effet le signe 13 *cannes*, ou *matlactly omey acatl* placé au-dessus de la figure du Soleil, vers le bord supérieur de la pierre, nous annonce que ce monument renferme les fastes de la vingt-sixième année du cycle, depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre.

Pour faciliter l'intelligence des signes qui indiquent les fêtes du culte mexicain, je dois rappeler de nouveau que les ronds placés auprès des hiéroglyphes des jours, sont des termes de la première des trois séries périodiques dont nous avons développé l'usage plus haut. En comptant de droite à gauche, et en commençant à la droite du triangle qui repose sur le front du dieu *Ollin Tonatiuh* et dont la pointe est dirigée vers *cipactli*, on trouve les huit hiéroglyphes suivants : 4 tigre ; 1 silex ; *tletl*, feu sans indication de nombre ; 4 vent ; 4 pluie ; 1 pluie ; 2 singe ; 4 eau. Voici maintenant l'explication des fastes mexicains d'après le calendrier de M. Gama, et d'après l'ordre des fêtes indiquées dans les ouvrages des historiens du seizième siècle.

73- Eusebii Nierembergii Hist. nat. Lib. VIII, cap. 22 (Antwerpice, 1635, p. 142-156). Templi partes, 3, 8, 9, 20, 25.

Dans l'année 13 *acatl*, qui est la dernière année de la seconde indiction du cycle, le commencement de l'année a rétrogradé de six jours et demi, parce que l'intercalation n'a pas eu lieu depuis vingt-six ans. Le premier jour du mois *titl*, qui porte le signe 1 *cipactli tletl*, correspond par conséquent non au 9 mais au 3 janvier ; et le signe qui préside à la septième période de treize jours, 1 *quiahuitl* ou 1 *pluie*, coïncide avec le 22 mars ou avec l'équinoxe du printemps. C'est à cette époque que l'on célébrait les grandes fêtes de Tlaloc ou du dieu de l'eau, qui commençaient même déjà dix jours avant l'équinoxe, le jour 4 *atl*, ou 4 *eau*, sans doute parce que, le 12 mars, ou le 3 du mois Tlacaxipehualiztli, l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, était à la fois⁷⁴ le signe du jour et celui de la nuit. Trois jours après l'équinoxe du printemps, le jour 4 *ehecatl* ou 4 *vent*, commençait un jeûne solennel de quarante jours, institué en l'honneur du soleil. Ce jeûne finissait le 30 avril, qui correspond à 1 *tecpatl* ou 1 *silex*. Comme le signe de ce jour est accompagné du seigneur de la nuit, *tletl*, feu, nous trouvons placé l'hiéroglyphe *tletl* près de 1 *tecpatl*, à gauche du triangle, dont la pointe est dirigée vers le commencement du zodiaque. À droite du signe 1 *tecpatl* se trouve celui 4 *ocelotl*, ou 4 *tigre* ; ce jour est remarquable par le passage du Soleil par le zénith de la ville de Mexico. Toute la petite période de treize jours, dans laquelle ce passage a lieu et qui est la onzième de l'année rituelle, était encore dédiée au Soleil. Le signe 2 *ozomatli* ou 2 *singe* correspond à l'époque du solstice d'été : il se trouve placé immédiatement auprès de 1 *quiahuitl*, ou 1 *pluie*, jour de l'équinoxe.

On peut être embarrassé⁷⁵ pour l'explication de 4 *quiahuitl* ou 4 *pluie* : dans la première année du cycle, ce jour correspond exactement au second passage du Soleil par le zénith de la ville de Mexico ; mais dans l'année 13 *acatl*, dont ce monument offre les fastes, le jour 4 *pluie* précédait déjà ce passage de six jours. Comme toute la période de treize jours, dans laquelle le soleil parvient au zénith, est dédiée au signe *ollin Tonatiuh* et à la voie lactée, *citlalcueye* et comme le jour 4 *pluie* appartient constamment à cette même période, il est assez probable que les Mexicains ont indiqué de préférence ce dernier jour, pour que la ligure du Soleil fut entourée de quatre signes qui eussent tous le même nombre quatre, et surtout pour faire allusion aux quatre destructions du Soleil, que la tradition place dans les jours 4 *tigre*, 4 *vent*, 4 *eau*, et 4 *pluie*. Les cinq petits ronds que l'on trouve à gauche du jour 2 *singe*, immédiatement au-dessus du signe *malinalli*, paraissent faire allusion à la fête du dieu *Macuil-Malinalli*, qui avait des autels particuliers : cette fête était célébrée vers le 12 septembre, appelé *Macuilli Malinalli*. La pointe du triangle qui sépare le signe du jour 1 *silex* du signe de la nuit, *tletl* ou feu, est dirigée vers le premier des vingt catastérismes des signes du zodiaque, parce que l'année 13 *cannes*, le jour 1 *cipactli* correspond au jour de l'équinoxe d'automne. Vers ce temps on célébrait une fête de dix jours, dont le plus solennel était le jour 10 *ollin*, ou 10 *soleil*, qui correspond à notre 16 septembre. On croit, à Mexico, que les deux cases, pla-

74- Nahui atl, atl, atl ; voyez Vol. I.

75- Gama, § 75, p. 109.

cées sous la langue du dieu *Ollin Tonatiuh*, présentent deux fois le nombre cinq. Mais cette explication me paraît aussi hasardée que celle que l'on a tenté de donner des quarante cases qui entourent le zodiaque, et des nombres six, dix et dix-huit, que l'on trouve répétés vers le bord de la pierre. Nous n'examinerons pas non plus si les trous creusés dans cette énorme pierre ont été faits, comme l'a pensé M. Gama, pour placer des fils qui servaient de gnomons. Ce qui est plus certain et très important pour la chronologie mexicaine, c'est que ce monument prouve, contre l'opinion de Gemelli et de Boturini, que le premier jour, quel que soit le signe de l'année, est constamment présidé par *cipactli*, signe qui correspond au capricorne de la sphère grecque. On peut croire que, près de cette pierre, en était placée une autre qui renfermait les fastes depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps.

Nous venons de réunir sous un même point de vue, tout ce que nous savons jusqu'ici de la division du temps chez les peuples mexicains, en distinguant avec soin ce qui est certain de ce qui est simplement probable. On voit, d'après ce qui a été exposé sur la forme de l'année, combien sont imaginaires les hypothèses d'après lesquelles on attribuait aux Toltèques et aux Aztèques, tantôt des années lunaires, tantôt des années de 286 jours, divisées en 22 mois.⁷⁶ Il serait intéressant de connaître le système de calendrier suivi par les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Chez les habitants de Noutka nous retrouvons encore les mois mexicains de 20 jours, mais leur année n'a que 14 mois auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très compliquées, un grand nombre de jours intercalaires.⁷⁷ Dès qu'un peuple ne règle pas les subdivisions de l'année d'après les lunaisons, le nombre des mois devient pour lui assez arbitraire, et son choix ne paraît dépendre que d'une prédilection particulière pour certains nombres. Les peuples mexicains ont préféré les doubles décades, parce qu'ils n'avaient de signes simples que pour les unités, pour vingt et pour les puissances de vingt.

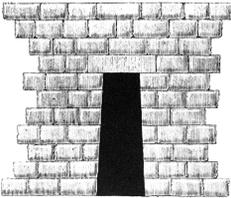
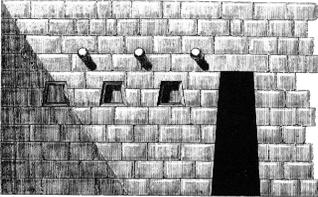
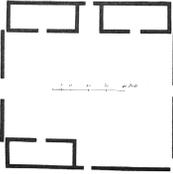
L'usage des séries périodiques et les hiéroglyphes des jours nous ont offert des traits frappants d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Quelques-uns de ces traits n'avaient pas échappé à la sagacité de M. Dupuis⁷⁸ quoiqu'il ait confondu les signes des mois avec ceux des jours, et qu'il n'ait eu qu'une connaissance très imparfaite de la chronologie mexicaine. Il serait contraire au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, de nous livrer à des hypothèses sur l'ancienne civilisation des habitants du nord et du centre de l'Asie. Le Tibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences et dans l'ordre des processions. Il est même impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance, en lisant avec attention le récit que Cortez fit à l'Empereur Charles

76- Waddilove, dans Robertson's Hist. of America, Vol. III, p. 404, note XXXV.

77- Don José Mozino, Viaje a Noutka, manuscrit. (Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne).

78- Mémoire explicatif sur le Zodiaque, p. 99.

Quint, de son entrée solennelle à Cholula, qu'il appelle : la ville sainte des Mexicains.



Maison de l'Inca
à Cholula dans le Royaume de Quilo

PLANCHE XXIV

Un peuple qui réglait ses fêtes d'après le mouvement des astres et qui gravait ses fastes sur un monument public, était parvenu sans doute à un degré de civilisation supérieur à celui que lui ont assigné Pauw, Raynal, et même Robertson, le plus judicieux des historiens de l'Amérique. Ces auteurs regardent comme barbare tout état de l'homme qui s'éloigne du type de culture qu'ils se sont formé d'après leurs idées systématiques. Nous ne saurions admettre ces

distinctions tranchantes en nations barbares et nations civilisées. En examinant dans cet ouvrage, avec une scrupuleuse impartialité, tout ce que nous avons pu découvrir par nous-mêmes sur l'état ancien des peuples indigènes du nouveau continent, nous avons tâché de recueillir les traits qui les caractérisent individuellement, et ceux qui paraissent les lier à différents groupes de peuples asiatiques. Il en est des nations entières comme des simples individus : de même que dans ces derniers, toutes les facultés de l'âme ne parviennent pas à se développer simultanément, chez les premiers, les progrès de la civilisation ne se manifestent pas à la fois dans l'adoucissement des mœurs publiques et privées, dans le sentiment des arts, et dans la forme des institutions. Avant de classer les nations, il faut les étudier d'après leurs caractères spécifiques car les circonstances extérieures font varier à l'infini les nuances de culture qui distinguent des tribus de race différente, surtout lorsque, fixées dans des régions très éloignées les unes des autres, elles ont vécu longtemps sous l'influence de gouvernements et de cultes plus ou moins contraires aux progrès de l'esprit, et à la conservation de la liberté individuelle.

Après que Tupac-Yupanqui et Huayna-Capac, père de l'infortuné Atahualpa, eurent achevé la conquête du royaume de Quito, ils firent non seulement tracer de superbes routes sur le dos des Cordillères, mais ils ordonnèrent aussi, pour faciliter les communications entre la capitale et les provinces les plus septentrionales de leur empire, que, sur le chemin de Couzco à Quito, on construisît, de distance en distance, des hôtelleries (*tambos*), des magasins et des maisons propres à servir d'habitation pour le prince et pour sa suite. Ces *tambos* et ces maisons de l'Inca, que d'autres voyageurs qualifient de palais, existaient depuis des siècles dans cette portion de la grande route qui conduit de Couzco à Caxamarca ; on ne doit aux derniers conquérants de la race de Manco-Capac que la construction des édifices dont nous trouvons aujourd'hui les ruines depuis la province de Caxamarca, limite méridionale de l'ancien royaume de Quito, jusqu'aux montagnes de los Pastos. Parmi ces édifices, un des plus célèbres et des mieux conservés est celui du Callo ou Caïo, décrit par La Condamine, don Jorge Juan et Ulloa, dans leurs voyages au Pérou. Les descriptions de ces voyageurs sont très imparfaites et le dessin qu'Ulloa a donné de la maison de l'Inca indique si peu le plan d'après lequel elle a été construite, qu'on serait presque tenté de croire qu'il est purement imaginaire.

Lorsqu'au mois d'avril de l'année 1802, dans une excursion au volcan de Cotopaxi, nous visitâmes, M. Bonpland et moi, ces faibles restes de l'architecture péruvienne, je dressai les coupes qu'offre la Planche XXIV : de retour à Quito, je montrai mes dessins et la planche que renferme le voyage d'Ulloa à des religieux très âgés de l'ordre de Saint-Augustin. Personne ne connaît mieux qu'eux les ruines du Callo, qui se trouvent sur un terrain appartenant à leur couvent. Ils ont habité jadis une maison de campagne voisine, et ils m'ont assuré que, depuis 1750, et même avant cette époque, la maison de l'Inca a toujours été dans le même état qu'aujourd'hui. Il est probable qu'Ulloa a voulu représenter un monument restauré et qu'il a supposé l'existence de murs inté-

rieurs⁷⁹ partout où il a vu des amas de décombres ou des élévations accidentelles du terrain. Son plan n'indique ni la véritable forme des appartements, ni les quatre grandes portes extérieures, qui nécessairement ont dû exister depuis la construction de l'édifice.

Nous avons déjà observé plus haut que le plateau de Quito se prolonge entre une double crête⁸⁰ de la Cordillère des Andes : il est séparé du plateau de Llactacunga et d'Hambato par les hauteurs de Chisinche et de Tiopullo, qui, semblables à une digue, s'étendent transversalement de la crête orientale vers la crête occidentale, ou des rochers basaltiques de Ruminahui vers les pyramides élançées de l'ancien volcan d'Ilinissa. Du haut de cette digue qui partage les eaux entre la mer du Sud et l'Océan atlantique, on découvre, dans une immense plaine couverte de pierre ponce, le *Panecillo* du Callo et les ruines de la maison de l'Inca Huayna-Capac. Le *Panecillo*, ou pain de sucre est une butte conique d'environ quatre-vingts mètres d'élévation, couverte de petites broussailles de Molinay de Spermacoe et de Cactus ; les indigènes sont persuadés que cette butte, qui ressemble à une cloche et dont la forme est d'une régularité surprenante, est un tumulus, une de ces nombreuses collines que les anciens habitants de ce pays ont élevées pour servir de sépulture au prince ou à quelque autre personnage distingué. On allègue, en faveur de cette opinion, que le *Panecillo* est tout composé de débris volcaniques, et que les mêmes ponces qui entourent sa base, se rencontrent à son sommet.

Cette raison pourrait paraître peu convaincante aux yeux d'un géologue car le dos de la montagne voisine de Tiopullo, qui est beaucoup plus élevée que le *Panecillo*, présente aussi de grands amas de pierre ponce, dus vraisemblablement, à d'anciennes éruptions du Cotopaxi et de l'Ilinissa. On ne saurait révoquer en doute que dans les deux Amériques, de même que dans le nord de l'Asie et sur les bords du Borysthène, il ne se trouve des tertres élevés à main d'homme, de véritables tumulus d'une hauteur extraordinaire. Ceux que nous avons trouvés dans les ruines de l'ancienne ville de Mansiche, au Pérou, ne cèdent pas beaucoup en élévation au pain de sucre du Callo. Il se pourrait cependant, et cette opinion me paraît plus probable, que ce dernier fut une butte volcanique, isolée dans la vaste plaine de Llactacunga et à laquelle les natifs ont donné une forme plus régulière. Ulloa, dont l'autorité est d'un grand poids, paraît adopter l'opinion des indigènes, il croit même que le *Panecillo* est un monument militaire et qu'il servait de beffroi pour découvrir ce qui se passait dans la campagne, et pour mettre le prince en sûreté à la première alarme d'une attaque imprévue. Dans l'état de Kentucky, on observe aussi près d'anciennes fortifications de forme ovale, des tumulus très élevés renfermant des

79- Voyage historique de l'Amérique méridionale, Tom. I, p. 387, pl. 18.

80- Voyez Tom., I, p. 282, et mon Recueil d'Observations astronomiques. Vol. I, p. 309.

ossements humains et couverts d'arbres que M. Culler suppose avoir près de mille ans.⁸¹

La maison de l'Inca se trouve située un peu au sud-ouest du Panecillo, à trois lieues de distance du cratère de Cotopaxi, environ dix lieues au sud de la ville de Quito. Cet édifice forme un carré dont chaque côté a trente mètres de longueur : on distingue encore quatre grandes portes extérieures, et huit appartements dont trois se sont conservés. Les murs ont à peu près cinq mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur. Les portes semblables à celles des temples égyptiens ; les niches, au nombre de dix-huit dans chaque appartement, distribuées avec la plus grande symétrie ; les cylindres servant à suspendre des armes ; la coupe des pierres, dont la face extérieure est convexe et coupée en biseau, tout rappelle l'édifice du Canar, qui est représenté sur la Planche XX (de l'éd. in-fol). Je n'ai rien vu au Callo qui annonçât ce qu'Ulloa appelle de la somptuosité, de la grandeur et de la majesté, mais, ce qui me paraît digne du plus grand intérêt, c'est l'uniformité de construction que l'on remarque dans tous les monuments péruviens. Il est impossible d'examiner attentivement un seul édifice du temps des Incas, sans reconnaître le même type dans tous les autres qui couvrent le dos des Andes, sur une longueur de plus de quatre cent cinquante lieues, depuis mille jusqu'à quatre mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. On dirait qu'un seul architecte a construit ce grand nombre de monuments, tant ce peuple montagnard tenait à ses habitudes domestiques, à ses institutions civiles et religieuses, à la forme et à la distribution de ses édifices. Il sera facile de vérifier un jour, d'après les dessins que renferme cet ouvrage, si, dans le Haut-Canada, comme le prétend le savant auteur des *Noticias americanas*, il existe des édifices qui, dans la coupe des pierres, dans la forme des portes et des petites niches, et dans la distribution des appartements, offrent des traces du style péruvien ; cette vérification intéresse d'autant plus ceux qui se livrent à des recherches historiques, que nous savons, par des témoignages certains, que les Incas construisirent la forteresse du Couzco, d'après le modèle des édifices plus anciens de Tiahuanaco, situés sous les 17° 12' de latitude australe.

La pierre qui a servi à la maison de Huayna-Capac, désignée par Cieça⁸² sous le nom des *Aposentos de Mulahalo*, est une roche d'origine volcanique, un porphyre à base basaltique brûlé et spongieux. Elle a été vraisemblablement lancée par la bouche du volcan de Cotopaxi car elle est identique avec les blocs énormes que j'ai trouvés en grand nombre dans les plaines de Callo et de Mulalo. Comme ce monument paraît avoir été construit dans les premières années du seizième siècle, les matériaux qui y ont été employés prouvent que c'est à tort qu'on a regardé comme la première éruption du Cotopaxi, celle qui a eu lieu en 1533, lorsque Sébastien de Belalcazar fit la conquête du royaume de Quito. Les pierres du Callo sont taillées en parallélépipèdes ; elles ne sont pas toutes de la même grandeur, mais elles forment des assises aussi régulières que

81- Cabey's Pocket Atlas of the United-States, 1796, p. 101.

82- Chronica del Peru, cap. 41 (éd. de 1554, p. 108).

celles des fabriques romaines. Si l'illustre auteur de *l'Histoire de l'Amérique*⁸³ avait pu voir un seul édifice péruvien, il n'aurait pas dit sans doute « que les indigènes prenaient les pierres telles qu'ils les avaient tirées des carrières, que les unes étaient triangulaires, les autres carrées, les unes convexes, les autres concaves et que l'art trop vanté de ce peuple ne consistait que dans l'arrangement de ces matériaux informes ».

Pendant notre long séjour dans la Cordillère des Andes, nous n'avons jamais trouvé aucune construction qui ressemblât à celle que l'on appelle cyclopéenne : dans tous les édifices qui datent du temps des Incas, les pierres sont taillées avec un soin admirable sur la face extérieure, tandis que la face postérieure est inégale et souvent anguleuse. Un excellent observateur, M. Don Juan Larea, a remarqué que dans les murs du Callo, l'interstice entre les pierres extérieures et intérieures est rempli de petits cailloux cimentés par de l'argile. Je n'ai point observé cette particularité, mais je l'ai indiquée sur la Planche XXIII d'après un croquis de M. Larea. On ne voit aucun vestige de plancher ou de toit, on peut supposer que ce dernier a été en bois. Nous ignorons également si l'édifice n'était primitivement que d'un seul étage ; il a été dégradé, tant par l'avidité des fermiers voisins qui en ont arraché des pierres pour les employer ailleurs, que par les tremblements de terre auxquels ce malheureux pays est sans cesse exposé.

Il est probable que les constructions que j'ai entendu désigner au Pérou, à Quito et jusque vers les bords de la rivière des Amazones, par le nom d'Inga-Pilca, ou édifices de l'Inca, ne remontent pas au-delà du treizième siècle de notre ère. Des constructions plus anciennes sont celles de Vinaque et de Tiahuanaco, de même que les murs de briques non cuites, qui doivent leur origine aux anciens habitants de Quito, les *Puruays*, gouvernés par le *Conchocando*, ou roi de Lican, et par des *Guastays* ou princes tributaires. Il serait à désirer qu'un voyageur instruit pût visiter les bords du grand lac de Titicaca, la province du Collao, et surtout le plateau de Tiahuanaco, qui est le centre d'une ancienne civilisation dans l'Amérique méridionale. Il y existe encore quelques restes de ces édifices, que Pedro de Cieça⁸⁴ a décrits avec une admirable simplicité : ils paraissent n'avoir jamais été achevés, et, à l'arrivée des Espagnols, les indigènes en attribuaient la construction à une race d'hommes blancs et barbus qui habitaient le dos des Cordillères longtemps avant la fondation de l'empire des Incas. L'architecture américaine, nous ne saurions assez le répéter, ne peut surprendre ni par la grandeur des masses, ni par l'élégance des formes ; mais on la considère avec d'autant plus d'intérêt qu'elle répan d du jour sur l'histoire de la première culture des peuples montagnards du nouveau continent.

J'ai dessiné, 1° le plan de la maison de l'Inca Huayna-Capac ; 2° une portion du mur intérieur de l'appartement le plus septentrional vu de dedans ; 3° la même partie vue de dehors, mais cependant de l'intérieur de la cour. Dans les murs extérieurs opposés aux portes des appartements, on trouve, au lieu de

83- Robertson, Hist. of America, Vol. III, p. 414.

84- Cieça, cap. 105, p. 255.

niches, des ouvertures donnant sur la campagne environnante. Je ne déciderai pas si ces fenêtres sont des niches (*hocos*), qu'on a percées dans des temps postérieurs à la conquête, lorsque cet édifice a servi de demeure à quelques familles espagnoles. Les indigènes croient, au contraire, qu'elles avaient été faites pour observer si quelque ennemi voulait tenter une attaque contre la troupe de l'Inca.

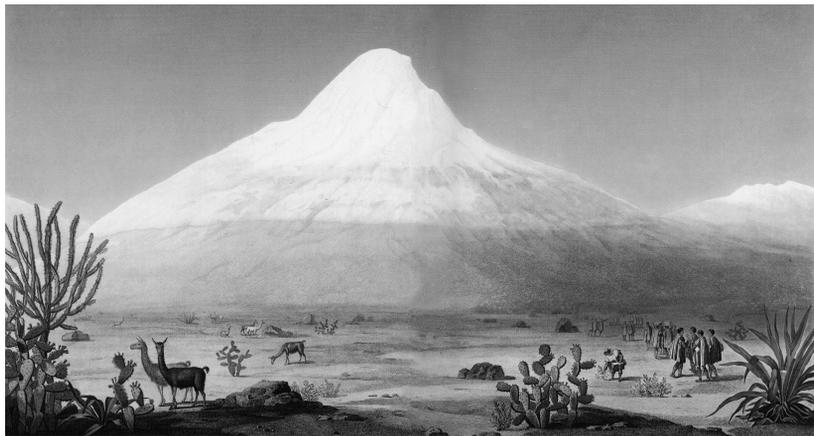


PLANCHE XXV

Le Chimborazo vu depuis le plateau de Tapia.

La montagne a été dessinée telle qu'elle se découvre dans la plaine aride de Tapia, près du village de Lican, l'ancienne résidence des souverains de Quito, avant la conquête de l'Inca Tupac-Yupanqui. Il y a à peu près cinq lieues en ligne droite de Lican au sommet du Chimborazo. La planche xvi représente cette montagne colossale environnée d'une zone de neiges perpétuelles qui, près de l'équateur, se soutiennent à la hauteur de quatre mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. La planche XXV offre le Chimborazo, comme nous l'avons vu après une chute de neige des plus abondantes, le 24 juin 1802, jour qui suivit immédiatement celui de notre excursion vers la cime. Il m'a paru intéressant de donner une idée précise de l'aspect imposant des Cordillères, aux deux époques du maximum et du minimum de la hauteur des neiges.

Les voyageurs qui ont vu de près les sommets du Mont-Blanc et du Mont-Rose, sont seuls capables de saisir le caractère de cette scène imposante, calme et majestueuse. La masse du Chimborazo est si énorme, que la partie que l'œil embrasse à la fois près de la limite des neiges éternelles, a sept mille mètres de largeur. L'extrême rareté des couches d'air à travers lesquelles on voit les cimes

des Andes, contribue⁸⁵ beaucoup à l'éclat de la neige et à l'effet magique de son reflet. Sous les tropiques à une hauteur de cinq mille mètres, la voûte azurée du ciel paraît d'une teinte d'indigo.⁸⁶ Les contours de la montagne se détachent du fond de cette atmosphère pure et transparente, tandis que les couches inférieures de l'air, celles qui reposent sur un plateau dénué d'herbes et qui renvoient le calorique rayonnant, sont vaporeuses, et semblent voiler les derniers plans du paysage.

Le plateau de Tapia qui s'étend à l'est jusqu'au pied de l'Altar et du Condorasto, est élevé de trois mille mètres. Sa hauteur égale à peu près celle du Canigou, l'une des hautes cimes des Pyrénées. La plaine aride offre quelques pieds de *Schinus molle*, de *Cactus*, d'*Agave* et de *Molina*. On voit, sur le premier plan, des lamas (*Camelus lacma*) dessinés d'après nature, et des groupes d'Indiens allant au marché de Lican. Le flanc de la montagne présente cette gradation de la vie végétale que j'ai essayé de tracer dans mon *Tableau de la Géographie des Plantes*, et qu'on peut suivre sur la pente occidentale des Andes, depuis les bosquets impénétrables de palmiers jusqu'aux neiges éternelles bordées par une couche mince de plantes licheneuses.

À trois mille cinq cents mètres de hauteur absolue, se perdent peu à peu les plantes ligneuses à feuilles lustrées et coriaces. La région des arbustes est séparée de celle des graminées par des herbes alpines, par des touffes de *Nerteria*, de *Valérianes*, de *Saxifrages* et de *Lobelia*, et par de petites plantes crucifères. Les graminées forment une zone très large et qui se couvre de temps en temps de neiges, dont la durée n'est que de peu de jours. Cette zone, appelée dans le pays le *pajonal*, se présente de loin comme un tapis d'un jaune doré. Sa couleur contraste agréablement avec celle des masses de neige éparées ; elle est due aux tiges et aux feuilles des graminées brûlées par les rayons du Soleil, dans le temps des grandes sécheresses. Au-dessus du *pajonal*, on se trouve dans la région des plantes cryptogames qui couvrent çà et là les rochers porphyritiques, dénués de terre végétale. Plus loin la limite des glaces éternelles est le terme de la vie organique.

Quelque surprenante que soit la hauteur du Chimborazo, son sommet est pourtant de quatre cent cinquante mètres plus bas que le point auquel M. Gay Lussac, dans son mémorable voyage aérien, a fait des expériences également importantes pour la météorologie et pour la connaissance des lois magnétiques. Les indigènes de la province de Quito conservent une tradition d'après laquelle une cime, de la crête orientale des Andes, appelée aujourd'hui l'Autel (el Altar), et en partie écroulée au quinzième siècle, a été jadis plus élevée que le Chimborazo. Au Boutan, la montagne la plus haute dont les voyageurs anglais nous aient donné la mesure, le *Soumounang*, n'a que 4419 mètres (2268 toises) de hauteur ; mais, d'après l'assertion du colonel Crawford,⁸⁷ la

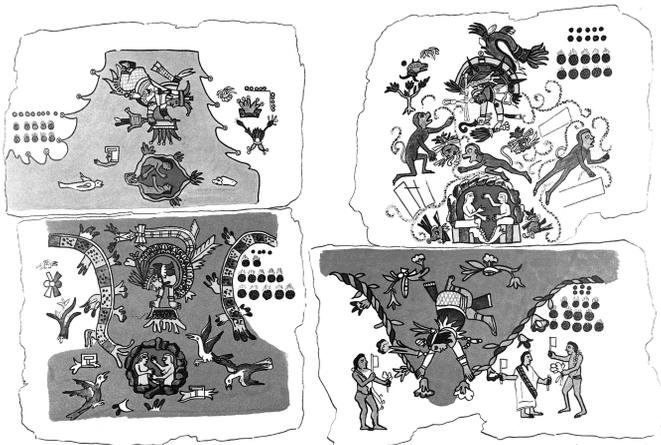
85- Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne. Vol. I.

86- Voyez ma Géographie des Plantes, p. 17.

87- Jameson's, System. of Mineralogy, Vol, III, p. 329.

plus haute cime des Cordillères du Tibet a au-delà de vingt-cinq mille pieds anglais, ou 7617 mètres (8909 toises). Si cette évaluation est fondée sur une mesure précise, une montagne de l'Asie centrale est de mille quatre-vingt-dix mètres plus élevée que le Chimborazo. Aux yeux du vrai géologue qui, occupé de l'étude des formations s'est habitué à voir la nature en grand, la hauteur absolue des montagnes est un phénomène peu important : il ne sera guère surpris si, par la suite, dans quelque partie du globe, on découvre une cime dont l'élévation excède autant celle du Chimborazo, que la plus haute montagne des Alpes surpasse le sommet des Pyrénées.

Un architecte distingué, qui réunit à la connaissance des monuments de l'Antiquité le sentiment profond des beautés de la nature, M. Thibault, a bien voulu exécuter le dessin colorié dont la gravure fait le principal ornement de cet ouvrage. Le croquis que j'avais fait sur les lieux n'avait d'autre mérite que celui d'indiquer, avec précision, le contour du Chimborazo, déterminé par des mesures angulaires. La vérité de l'ensemble et des détails a été scrupuleusement conservée. Pour que l'œil puisse suivre la gradation des plans, et saisir l'étendue du plateau, M. Thibault a animé la scène par des figures groupées avec beaucoup d'intelligence. On aime à publier des services rendus par l'amitié la plus désintéressée.



Époques de la Nature d'après la Mythologie Aztèque
(de la Bibliothèque du Vatican)

PLANCHE XXVI

Époques de la Nature d'après la mythologie aztèque.

De tous les traits d'analogie que l'on observe dans les monuments, dans les mœurs et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, le plus frappant est celui que présente la mythologie mexicaine dans la fiction cos-

TABLE DES MATIÈRES

Suite de la Planche XXIII	5
Maisons lunaires signes (dodecatemoria) du zodiaque.....	7
Zodiaque des tartares-mantchoux, zodiaque des mexicains.....	13
Nakchatras indiens, signes mexicains.....	14
Zodiaque de Bianchini.....	21
Supplément	121
Lettre de M. Visconti, membre de l'Institut de France, à M. de Humboldt, sur quelques monuments des peuples américains.....	145
Notes.....	151
Tableau chronologique de l'histoire du Mexique.....	165

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : août 2022



A. de Humboldt
(1769-1859)

Nous venons de voir que les Mexicains, les Japonais, les Tibétains et plusieurs autres nations de l'Asie centrale, ont suivi le même système dans la division des grands cycles, et dans la dénomination des années qui les composent. Il nous reste à examiner un fait qui intéresse plus directement l'histoire des migrations des peuples, et qui paraît avoir échappé jusqu'ici aux recherches des savants. Je crois pouvoir prouver qu'une grande partie des noms par lesquels les Mexicains désignaient les vingt jours de leurs mois, sont ceux des signes d'un zodiaque usité depuis la plus haute antiquité chez les peuples de l'Asie orientale.



Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com



ISBN 978-2-35583-329-8 20€



9 782355 833298

Couverture :
Le dragonnier de l'Orotava - A. de Humboldt